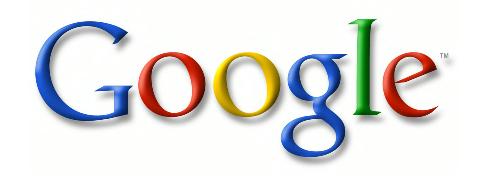
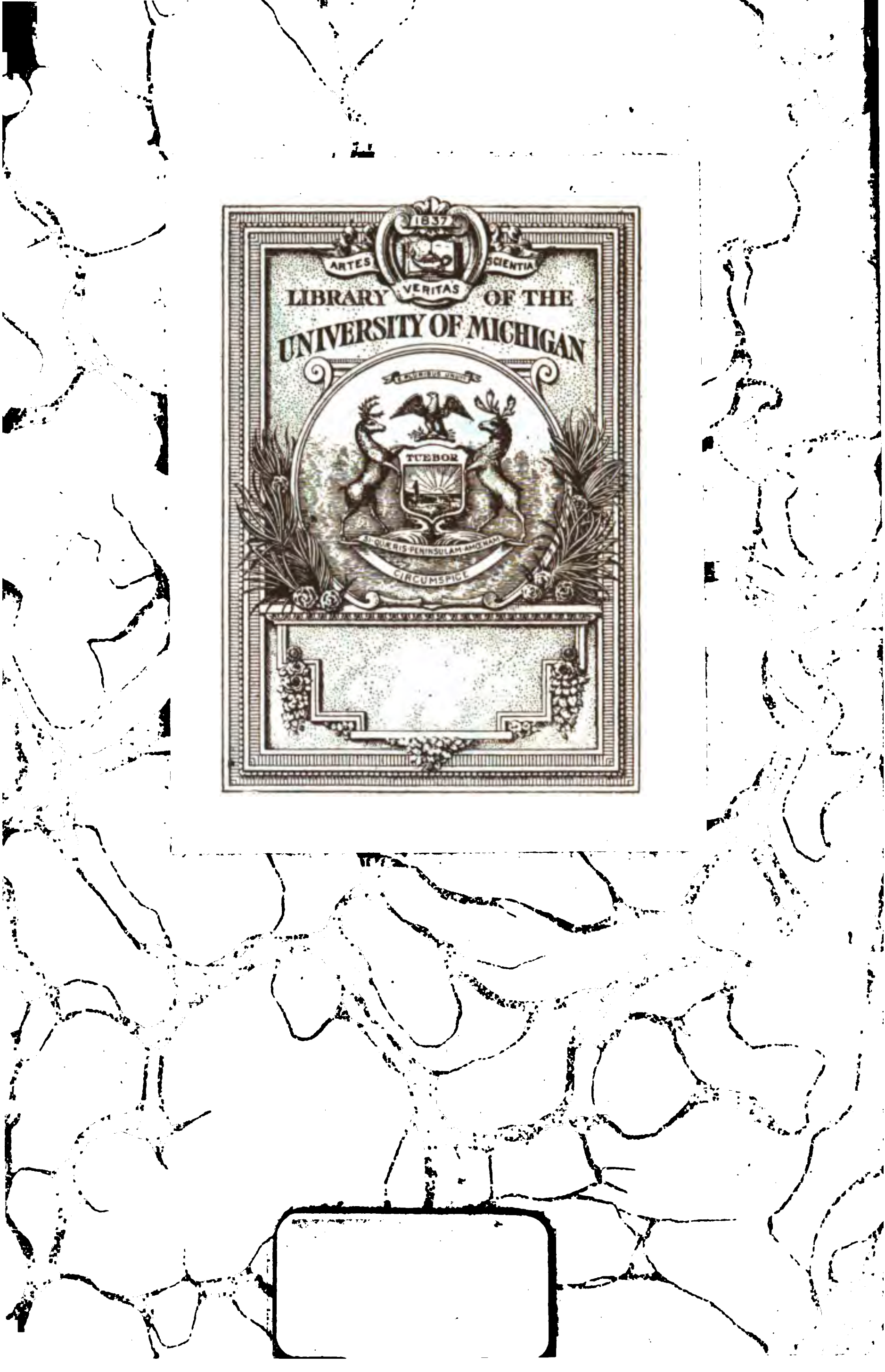



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE





ÉCRIVAINS FRANÇAIS
PENDANT LA GUERRE

MAURICE BARRÈS

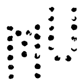
PAGES CHOISIES

PARIS
LIBRAIRIE
LAROUSSE

ÉCRIVAINS FRANÇAIS
PENDANT LA GUERRE

MAURICE BARRÈS

Pages choisies



MAURICE BARRÈS.

PEINTURE DE
J.-E. BLANCHE.

ÉCRIVAINS FRANÇAIS
PENDANT LA GUERRE

MAURICE BARRÈS

Pages choisies



Librairie Larousse
13-17, rue Montparnasse, PARIS

ENVOY

The series *FRENCH AUTHORS IN WAR TIME* will, it is hoped, place

BEFORE OUR ALLIES AND FRIENDS IN EUROPE
AND BEFORE OUR GENEROUS FRIENDS IN AMERICA

the best pages which the last tragic months have brought forth.

WHILE France at the front is fighting and dying, it is the duty of France at home to scatter beyond her boundaries and across the seas those writings which vibrate with the faith of her soldiers and with the ideas which they defend.

The series will begin with three volumes, the first containing selections from the writings of Maurice BARRÈS, the second being lectures by Émile BOUTROUX, and the third, studies by Ernest LAVISSE. All of these men bear names that ring true on French soil.

To the hearts of Frenchmen the articles which BARRÈS writes in the daily press are a source of comfort and of courage. The French reader is touched that one of the masters of French prose, a notable artiste like BARRÈS, should devote himself to the problems, however humble, which the heroic hour provides. But for

ENVOI

A NOS ALLIÉS,
AUX AMIS D'EUROPE,
AUX GÉNÉREUX AMIS D'AMÉRIQUE,

La Collection des *ÉCRIVAINS FRANÇAIS PENDANT LA GUERRE*

portera les meilleures pages qu'aient fait naître ces mois tragiques.

Si la France de l'Avant combat et meurt, la France de l'Arrière a le devoir de répandre au delà de ses frontières, au delà des mers, les écrits où vibrent la foi de ses soldats, les idées qu'ils défendent.

Trois volumes pour commencer seront l'écho de notre pays : le premier avec un choix d'articles de Maurice BARRÈS, le second avec des conférences d'Émile BOUTROUX, le troisième avec des études d'Ernest LAVISSE.

Ce sont des noms qui sonnent bien en terre de France.

Les articles quotidiens de Maurice BARRÈS sont pour ses lecteurs un puissant réconfort. Le grand public français est touché qu'un maître-prosateur, un artiste raffiné, s'applique à traiter les problèmes les plus

the foreign reader we think it wise to offer Barrès, more lyrical utterances, his visions of war, his poetic monodies.

It seems that there is in foreign countries a demand for the books of contemporary France. We offer these examples of them, and more will be forthcoming if they are called for.

May the Friends of France find in these writings some of the meanings which they have had for Frenchmen; and at the least, may an interest in France and a love of France be encouraged by the enterprise!

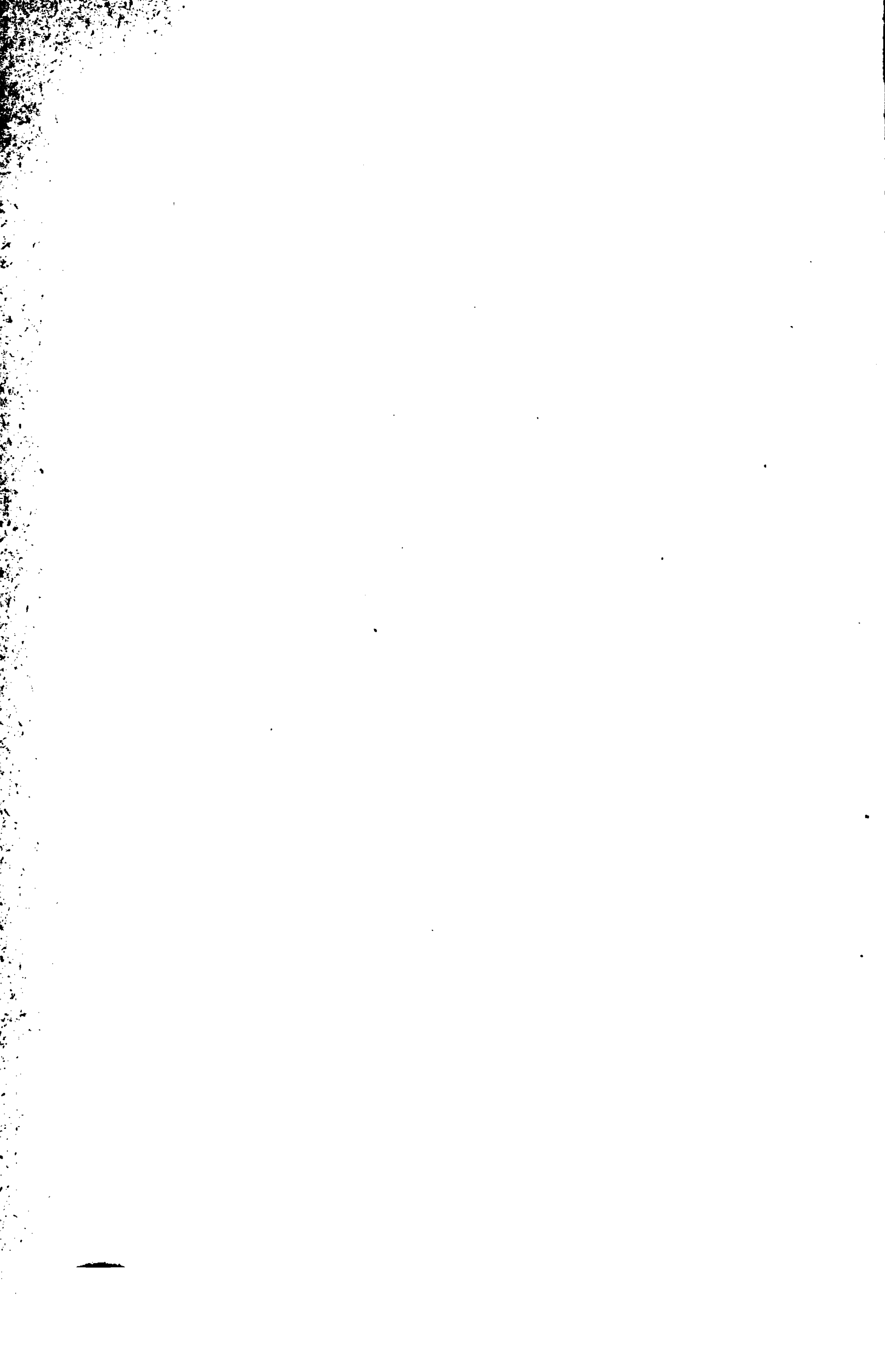
Marguerite-Fernand BALDENSPERGER.

humbles suscités par les heures héroïques que nous vivons. Mais aux amis éloignés nous préférons offrir ses plus touchantes visions de guerre, ses plus nobles accents lyriques.

De tous côtés, paraît-il, on demande des livres de France; en voici un, en voici deux, en voici trois; en voici d'autres encore si les lecteurs les désirent.

Que nos Alliés, nos amis, cherchent dans ces pages ce que nous y avons puisé nous-mêmes, qu'ils y trouvent surtout la curiosité et l'amour des choses de la vraie France.

MARGUERITE-FERNAND BALDENSPERGER.



PRÉFACE

Lors d'un voyage aux États-Unis, l'auteur de cette notice a été prié, à trois reprises, de parler de Maurice Barrès à des groupes d'Alliance française ou d'Universités. C'était au cours de l'hiver 1913-1914, alors que seule une minorité clairvoyante apercevait, dans un monde éperdu de développement économique, de réforme sociale, de pacifisme et de bien-être, les signes menaçants d'une lutte formidable.

Entretenir des auditoires américains, même sympathiques, d'une personnalité et d'une œuvre aussi éloignées de l'entrain, de l'optimisme naturel, de la forte simplicité qui prévalent là-bas, quel paradoxe! J'ai senti pourtant s'éveiller de vivantes affinités entre mon sujet et mes divers publics.

While on a journey in the United States, the author was requested again and again to lecture on Maurice Barrès before the audiences of the Alliance Française and at the universities. This was in the winter of 1913-14, while the world was still absorbed in economic developments, social reforms, pacifism and prosperity, and at a time when very few people perceived the symptoms of the present struggle.

At first sight it seemed a hard thing to arouse interest in American audiences for a personality and a life work so removed from American optimism and active singlemindedness as Maurice Barrès and his books appeared to be. And yet I felt that there were living affinities between my subject and my various publics.

A Boston, en pleine « Nouvelle Angleterre » inquiète de se voir débordée par une Amérique à laquelle elle ne réussirait plus à imprimer sa marque, la défense d'une personnalité contre l'envahissement des « autres » offrait de piquants problèmes. On put s'intéresser à Ann Arbor, sur les confins de l'Amérique germanisée du « Middle West », aux résistances opposées chaque jour, par les Bastions de l'Est, *à la vague incessante et trouble de l'Allemagne prolifique. A Berkeley enfin, près de San Francisco, dans cette Californie effervescente, qui se sent si jeune et croit n'avoir point de passé, l'idée même d'une tradition, qui supporte d'une tige séculaire la sensibilité de chacun de nous, parut éclairer d'une lumière soudaine bien des inquiétudes et des doutes actuels.*

Entre Maurice Barrès et des lecteurs d'outre-

Naturally enough, at Boston, where the New Englanders are conscious of being overrun by an America upon which they have been unable to set their own stamp, — Barrès' obstinate defence of national ideals against foreign inroads offered points of interest. Again, at Ann Arbour, where the incessant flood of prolific Germany beats against the outposts of the earlier Americanism, much as the same flood beats against the old civilization of Lorraine, of which Barrès is the champion, — at Ann Arbour some curiosity was aroused. And finally at Berkeley, near San Francisco, in that effervescent California, which feels so young and thinks it has no past of ist own, the conceptions of Barrès, who represents an endeavour to preserve all that is venerable and beautiful in a complex past, were welcome and threw light on many questions which disquiet even new countries.

It now seems to me that the war itself creates new bonds

Mer, la guerre ne crée-t-elle pas, en ce moment, de nouvelles consonances? Et par l'ampleur de cette lutte, à laquelle les neutres ne sauraient échapper et qui rend aux frontières, de par le monde, une rigueur et un sens auxquels on ne croyait plus, cet auteur « nationaliste » n'est-il pas en voie de se créer un public de plus en plus étendu?

o o o

*De tous les écrivains français de grand style, Maurice Barrès est sans doute, par sa collaboration presque journalière à l'*Écho de Paris, *le plus efficacement engagé dans le détail quotidien de la guerre. Les œuvres d'assistance auxquelles il préside depuis le début de la lutte complètent sans la remplir son activité d'animateur, de héraut d'armes et de sonneur de ralliement: ce grand artiste est vraiment devenu — selon un jeu de mots qui voulait être du*

---

between the spirit of Barrès and his readers in those new realms beyond the sea. It may be that *Barrès the Nationalist* is about to find an ever wider public through the very amplitude of this war, which the neutrals cannot escape from, and which gives back to the word « frontiers », all over the world, its half-forgotten signification.

Among all the master writers of France, Maurice Barrès has laid his hand most powerfully upon the daily details of the war. The work on commissions which he has done since its outbreak is the complement to his work as an animator, as a herald who calls to arms. This great artist has actually become — as was truly said of him, though said in jest-the *littérateur*, if not the *libérateur* of his native soil.

persiflage et se trouve une vérité — « le littérateur du territoire ».

Tout le préparait à ce rôle : son origine vosgienne, qui l'a fait naître en l'un des points les plus sensibles de la lutte séculaire entre l'Allemagne et la France; la courbe même de son œuvre antérieure évoquait depuis longtemps des épisodes du conflit qui — même en temps de paix — met aux prises dans les Marches de l'Est *deux civilisations; sa ferveur d'héritier de Paul Déroulède, le fondateur de la Ligue des Patriotes, l'apôtre claironnant, quarante années durant, de la lutte contre la nouvelle Germanie; et même des aspects plus subtils de la sensibilité barrésienne, sa puissance d'émotion devant la mort et la souffrance physique, une sorte d'âcre volupté des ruines qui l'apparente à Chateaubriand, ne laissent pas d'accorder tout son talent d'écrivain à l'unisson des douleurs nationales, vaillamment supportées, intensément ressenties.*

All things assigned him to this rôle : first, his birth in the Vosges, one of the provinces most troubled by the age-long conflict between Germany and France; next, his very changes of attitude in his earlier works were indicative of the antagonism which even in times of peace makes two civilizations clash on our eastern border; again, his zeal as successor to Paul Déroulède, the founder of the League of Patriots and the apostle who for forty years sounded the battlenote against the new Germany; lastly, the subtle sensibility of Barrès' own nature, his keen susceptibility to scenes of death and suffering, his gloomy fondness for ruins which makes him akin to Chateaubriand — all these things fitted him to be the writer of national calamities, intensely felt and bravely endured.

Maurice Barrès est né en 1862, à Charmes, petite ville vosgienne où s'était fixé son grand-père, ancien soldat originaire d'Auvergne qui avait fait les guerres du premier Empire. Ses années d'enfance se passèrent à quelques lieues de la frontière imposée à la France par le traité de Francfort. Dans la Lorraine française, après ce traité, comment n'eussent-elles pas été de tous les jours et de tous les instants, l'angoisse patriotique et la piété pour les morts? Pour une sensibilité enfantine, ombrageuse et enfiévrée, la destinée même de la Lorraine, éternellement balancée entre la France et la Germanie et incapable de se créer entre ces deux voisines la destinée historique indépendante à laquelle cette belle province avait droit, pouvait sembler refléter le douloureux problème du « moi », toujours menacé par les « barbares », maintenant à grand'peine un équilibre précaire entre sa loi intérieure propre et les exigences du monde extérieur.

A ce problème fondamental de tout individualisme

Maurice Barrès was born in 1862, at Charmes, a little town in the Vosges, where his grandfather had settled. This grandfather was an old soldier of Auvergne, who had followed the campaigns of the First Empire. Maurice's early years were spent some miles from the frontier imposed by the Treaty of Frankfort upon France. In French Lorraine the people lived in constant anguish over the fate of their country and the death of their sons. The destiny of Lorraine — eternally balanced as the land was between France and Germany, forbidden, to develop any independent historic existence, cheated of its fate, shorn of its birthright — may have suggested to the feverish sensibility of the child Barrès the problem of the self, which for ever struggles to maintain

se rapportent, à vrai dire, les premiers livres de Barrès. Ses études à Nancy, ses débuts dans le monde littéraire parisien, en développant chez ce jeune orgueilleux un sentiment croissant de sa valeur, lui imposaient aussi le goût de cacher d'abord sa pensée sous un voile d'ironie et de subtile malice. La « culture du moi » prétendit mettre en forme, à la manière des livres de direction spirituelle, tous les principes de la gymnastique intérieure la plus raffinée. Un art merveilleusement fertile en ressources expressives permettait de fixer les moindres tressauts de la vie intérieure. Benjamin Constant, Sainte-Beuve, Gœthe patronnaient de loin ce souple intellectualisme. Ernest Renan, le Renan de la fin, le souriant vieillard qui instituait des doubles à toutes les certitudes, apparaissait comme le parrain plus vivant d'un jeu séduisant et pervers. Et des voyages

---

an equilibrium between its own interior laws of feeling and the exigencies of the external world.

The first books of Barrès were, in fact, devoted to this, the fundamental problem of all individualism. His studies at Nancy and his first ventures in the literary world of Paris begat in this young protagonist a growing sense of his own value and confirmed his taste for veiling his meaning under fine irony and sly subtleties. In his cultivation of self he undertook to formulate, after the manner of the manuals of spiritual devotion, certain principles of a « gymnastique intérieure ». His art was extremely resourceful in finding expressive images which enabled him to define the most delicate shades of mental experience. Benjamin Constant, Sainte-Beuve and Gœthe were the geniuses who presided over his delicate intellectualism. Ernest Renan — the later Renan, the smiling sage who found counterparts to all our

vers les pays et les sites les mieux propres à éveiller de vifs états d'âme, Venise, l'Espagne de Séville ou de l'Escurial, complétaient les découvertes que prescrivait une telle « psychothérapie ». Même les débuts de Barrès dans la vie politique, son entrée dans le boulangisme et ses campagnes électorales, laissaient la balance indécise entre la recherche éperdue, chez ce précoce ennuyé de fière mine, de nouveaux états d'âme, et le désir passionné d'amender en France le régime parlementaire pour retrouver les sources jaillissantes du vrai sentiment national.

o o o

Au bout de cette « recherche du moi », Barrès en quête d'un fond plus solide où fixer sa mobilité, s'arrêta à un principe qui n'est pas tout à fait la « tradition » ni tout à fait le « peuple » ou la « nation » ou l' « hérédité », mais qui tient de tout cela

---

certitudes — seems to have been the more immediate progenitor of this perverse, seductive passion for analysis. Many journeys to those countries and to those ancient sites which most appeal to men of sentiment — to Venice, to Seville, to the Escurial — completed his emotional education. Barrès' entry into politics, created a rivalry between his desperate search for new sensations and his passionate desire to discover in an improved parliamentary government the well-springs of a sound national sentiment.

In the final outcome, his « search for the self » led Barrès to the discovery of a principle which was neither altogether « tradition », nor altogether « the people » nor « the nation » nor « heredity »; but which contained a little of all these

ensemble, et qui forma désormais comme la basse continue sur laquelle se détacheront les nuances de ses émotions. Et qui exigerait, d'un artiste délicat, une doctrine rigoureuse de sociologie ou de politique? C'est dans ses contradictions mêmes que réside une partie de son charme...

Il faut lire, dans les Déracinés, *les pages où Taine, remplaçant désormais Renan parmi les chefs intellectuels de Barrès, ou du personnage qui parle en son nom, explique à celui-ci la loi de soumission et de persistance que révèle un bel arbre — un simple platane de l'Esplanade des Invalides. Sa forme lui est donnée, une fois pour toutes, et il lui suffit de la remplir, pour avoir du même coup épuisé toutes ses possibilités et utilisé toutes ses énergies. Il est « enraciné », et fait affluer à toutes ses feuilles les sèves qu'il sait puiser dans un terroir propice. Ainsi, selon Barrès, un ensemble de conditions se crée, à*

---

things and which thenceforth became the basis or substratum in his mind to which the various shades of meaning in his thought are all fundamentally related. One cannot, of course, insist that so refined an artist shall follow a rigorous system of sociology or of political science. A great part of Barrès' charm is due to his very contradictions.

One should read the pages of his « Déracinés ». In this book Taine replaces Renan as the chief of Barrès' gods and explains to Barrès the law of submission and persistence which a fine tree reveals — a simple plane-tree on the Esplanade of the Invalides. Its type is fixed : to this fact are due both its perfections and its limitations. It is rooted and sends to all its leaves the sap which it draws from the propitious earth. In like manner, reasons Barrès, a *habitat* is made for each one of us by the centuries, and this ren-

travers les siècles, pour chacun de nous, qui rend dangereuse et souvent fatale notre transplantation dans un nouveau milieu, que ce soit le dépaysement par les idées ou le déracinement matériel. Thèse singulièrement étroite s'il fallait la prendre dans sa rigueur, mais qui proteste à juste titre contre les dissonances et les désaccords provoqués par l'émiettement et l'expatriation commodes des temps modernes, et surtout contre l'attrait si souvent corrosif des très grandes villes.

Du même coup Barrès déterminait son programme de Lorrain à l'égard de la France. La Lorraine, longtemps disputée, conquise par la France aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, est devenue l'une des provinces les plus virilement, les plus activement patriotes : chez elle, plus que dans telle autre partie du pays, la qualité française était maintenue par un effort constant contre l'éternel empiètement germanique ; les meilleurs aspects de la civilisation fran-

---

ders any transplantation dangerous, — whether through a material uprooting or through our expatriation from our native ideals. The thought, taken strictly, is a narrow one, but it expresses well enough the damages and the dissonances which result from the frequent transplantations of contemporary life and above all from the corrosive fascination of great cities.

Barrès drew his program for Lorraine by the light of the same analogy. The long-disputed land of Lorraine, which was conquered by France in the seventeenth and eighteenth centuries, has become one of the most virile and most patriotic provinces of France. Here more than elsewhere on French territory the spirit of France was kept alive by a constant struggle against Germanic encroachment. The best

çaise : le tact, la générosité, la modération des propos et des ambitions, l'aménité entre les personnes et la faculté de pouvoir communiquer vraiment « d'homme à homme », étaient acceptés et gardés, non comme une chose qui va de soi, mais comme un patrimoine précieux et toujours menacé ; et l'Alsace toute voisine sait bénéficier, elle aussi, de toutes les richesses dont la France a pu lui faire comprendre la beauté pendant des siècles de franche et libre union.

La religion catholique, telle que souhaitent la conserver les majorités essentielles de ces pays, est un des soutiens de cette civilisation si humaine, si modératrice, si bien accordée avec l'aspect physique et le visage de ces terres mollement ondulées, coupées de régions de bois ou d'étangs qui restent aisément accessibles à l'effort de l'habitant, dominées par des sanctuaires plus mystérieux et chargés de poésie, Sainte-Odile, Sion-Vaudémont, où s'accumulent le lyrisme et la légende de contrées entières.

French traditions — tact, generosity, tolerance, the social amenities and the habit of free speech between man and man — were received and preserved not as matters of course but as precious inheritances which were always in danger. And Alsace also has known how to profit by propinquity in the riches whose value had been shown to her during the centuries of free and willing union when she was part of France.

The catholic religion, as it is professed in these countries, is one of the mainstays of their civilization, — a civilization so humane, so tolerant, so well-agreeing with the face and aspect of nature in those gently-rolling lands, where the forests and lakes lie close under the hand of man. The hills

Dès lors, Au service de l'Allemagne, Colette Baudoche, la Colline inspirée *reprennent divers aspects de l'éternel problème.* La Grande pitié des Églises de France *défend les humbles monuments d'une foi qui ne devrait pas cesser de coopérer avec les forces de civilisation. Des livres de polémique protestent contre les déformations que la politique apporte aux réelles volontés nationales. Et sur ces sujets, dont une sèche sociologie ferait aisément une matière à statistique, se joue une merveilleuse fécondité de ressources, multipliant les trouvailles d'expression, les saisissantes variations de ton. Les échappées éloquentes à côté des raccourcis ironiques : livres difficiles à classer dans un genre déterminé, dont le roman, la confession, la chronique ou le poème en prose ne définiraient pas tout*

---

are crowned with mysterious sanctuaries full of accumulated poetry. In Sainte-Odile, in Sion-Vaudémont, survive the lyric feeling and the legends of whole provinces.

Accordingly Barrès, in his books, *Au Service de l'Allemagne, Colette Baudoche, la Colline inspirée,* takes up different aspects of the everlasting question. *La Grande Pitié des Églises de France* champions the humble monuments of a faith which should not cease to co-operate with the forces of civilization.

His polemical books protest against those misrepresentations which politics throw upon the deeper instincts of the nation. These subjects, which in the hands of a dry sociologist would easily turn into statistical matter, are treated by Barrès with marvellous facility and resource, with a wealth of happy expressions and dramatic changes of mood; with flashes of eloquence flanked by laconic irony. His books are hard to classify whether as romances, confessions, chronicles or poems in prose; yet these nondescripts

le contenu et qui mettent leur auteur au premier rang des prosateurs français.

C'est tout cela qui préparait Barrès à tenir la place que l'on sait dans le journalisme de la Guerre.

Écrit en juin 1915,

Fernand BALDENSPERGER, professeur à la Sorbonne, mobilisé depuis le 2 août 1914 aux armées de l'Est.

---

have placed their author in the first rank of the writers of French prose.

All these things taken together have prepared Barrès to fill the place which he does in the journalism of the war.

Written in June 1915,

by Fernand BALDENSPERGER, professor of the Sorbonne, mobilized since the 2d of August 1914 aux armées de l'Est.



MAURICE BARRÈS VERS 1890.

De Saint-Dié, nous allons à Raon-l'Étape en passant par la Voivre. C'est un de ces villages où les allemands ont tué le curé.

Maurice Barrès

MAURICE BARRÈS

PAGES CHOISIES

LE FEU SACRÉ

22 août 1914.

D'où vient ce prodige, cette transfiguration de la France? Comment sommes-nous tous debout, unis, purifiés, enflammés?

La France a toujours été la terre des réveils et des recommencements. Ses ennemis la croient mourante; ils accourent haineux et joyeux; elle se dresse au bord de sa couche et dit en saisissant l'épée :

« Me voilà!... Me voilà, je suis la jeunesse, l'espérance, le droit invincible. Je suis jeune comme Jeanne d'Arc, comme le grand Condé à Rocroy, comme Marceau le républicain, comme le général Bonaparte. » Elle respire à pleins poumons l'atmosphère des grands jours religieux, nationaux, et d'un mouvement de l'âme décide la victoire.

C'est pour exprimer cette force de résurrection

qu'il y a dans notre race, que nous demandions une fête nationale en l'honneur de la Pucelle lorraine, qui sauva la patrie quand tout semblait perdu. Si nous n'avons pas la fête et la commémoration du miracle, nous avons mieux, car voici que le miracle recommence. Nous vivons aujourd'hui un de ces moments sublimes, à la française, où tout est sauvé par l'embrasement du foyer profond.

Les Allemands disaient : « Cette France épuisée par des siècles de grandeurs et plus encore par les désirs où elle se déchire en voulant tout à la fois maintenir son passé et préparer l'avenir du monde, nous allons en faire aisément notre esclave. C'est une proie riche et facile. Ses fils ont pris en dégoût la guerre, ils ne veulent plus que se battre entre eux. »

Qu'ils nous regardent, ces Germains ! Ils verront nos jeunes gens, les yeux brillants, la poitrine gonflée par l'amour de la vraie gloire et par le mépris de la mort, former un rempart derrière lequel les aînés attendent l'heure d'aller remplir les vides sanglants. Une force mystérieuse, qui ne s'incarne dans personne et qu'aucune volonté ne commande, nous relie étroitement, coudes à coudes et les pas dans les pas. Les frères ennemis d'hier sont devenus des frères d'armes et des frères en esprit. Plus de partis ! Une seule âme élancée vers le ciel et brûlante !

Ah ! de quel cœur, de quel sanctuaire a-t-il jailli, le feu rédempteur qui vient d'enflammer la France? Quel mot d'un grand poète s'en est allé ranimer dans nos consciences l'esprit de nos aïeux? Quel acte

d'un politique génial a su percer des épaisseurs d'indifférence et faire jaillir la nappe profonde? Qui devons-nous remercier et glorifier d'avoir jeté dans notre nation un tel courant de force et d'amitié ?

C'est l'Alsace-Lorraine qui nous a sauvés. C'est d'Alsace qu'est partie l'étincelle libératrice. Le secret de notre puissance reposait au fond de nos êtres, inconnu de nous-mêmes. La gangue épaisse fut forée, la source commença de jaillir quand, il y a quelques mois, l'impérialisme militaire s'avisa de brimer, provoquer et frapper d'honnêtes bourgeois, ouvriers, paysans d'Alsace parce qu'ils gardaient silencieusement une filiale sympathie pour le génie de la France. Ces méchancetés arrogantes, ces offenses à la justice, cette barbarie insultant à la fois notre patrie et l'humanité, voilà ce qui a réveillé d'abord chez nous tous le sentiment de notre supériorité morale et l'idée de notre mission. Ce n'est pas nous qui avons posé la question : « Quel est l'esprit qui doit gouverner le monde? » mais puisqu'on la posait, d'une seule voix la France a répondu : « L'esprit d'injustice ne peut pas prévaloir sous le ciel. » Et de l'univers entier, les cœurs et les armées accourent nous assister.

Alsace-Lorraine, fille de la douleur, sois bénie ! Depuis quarante-trois ans, par ta fidélité, tu maintenais sous nos poitrines souvent irritées une amitié commune. Les meilleurs recevaient de toi leur vertu. Tu fus notre lien, notre communion, le foyer du patriotisme, un exemple brûlant. Aujourd'hui le feu sacré a gagné la France entière. Tu nous a sauvés de nous-mêmes. A nous de te délivrer, Rédemptrice.

UN SILENCE SOLENNEL

20 septembre 1914.

Hier, par Rozoy, Coulommiers, la Ferté-Gaucher, je m'en suis allé à Montmirail. C'est une petite ville, avec beaucoup de verdure et un château entouré d'un parc grandiose. Pour y atteindre, nous avons franchi la vallée du Petit-Morin, quasi déserte et muette, monté la côte, et, tout de suite, voici des toits effondrés, des vitres brisées, des murs écorchés. C'est l'effet de l'artillerie française qui, il y a une huitaine, a surpris et chassé les Allemands.

J'interroge une vieille dame :

« Ont-ils été mauvais ?

— Pas au début. Ils sont arrivés en riant. Ils avaient avec eux un petit âne et ils l'appelaient Poincaré. Un soldat a tué une petite fille et son grand-père qui voulait la défendre, mais ses chefs l'ont fait fusiller. Ils ont pillé toutes les maisons abandonnées, mais beaucoup moins celles où l'on était demeuré. Le plus grand nombre des gens d'ici était parti. Moi, avec de l'argent dans ma poche, je n'ai pas trouvé de voiture, rien pour m'emmener. Je suis restée. On m'a envoyé vingt soldats ; j'ai été trouver un officier, je lui ai dit : « Je suis une veuve, une vieille femme ; il y a dans ma maison une bonne chambre avec un bon lit ; voulez-vous y

venir? » Il est venu et tous ont été polis. Seulement, à la fin, quand on a su que les Français approchaient, ils devenaient méchants... »

L'état-major allemand logeait dans le château du duc de La Rochefoucauld, au centre de la ville. Je vais le visiter. C'est une belle habitation Louis XIII, entourée de bassins d'eau et d'arbres admirables, avec des points de vue très bien aménagés. Aujourd'hui, des officiers français y sont installés et leurs noms et grades crayonnés sur les portes des chambres se superposent aux inscriptions des Allemands.

Le cardinal de Retz est né dans cette maison. La bibliothèque, formée de classiques et de théologiens, les pièces de réception d'où l'on plonge sur de profondes campagnes solitaires, les chambres très simples des étages, tout compose une atmosphère à la française, mais souillée par le passage des sales gens d'Allemagne. Ils ont laissé sur le plancher du salon quelques douzaines de bouteilles volées à la cave. Ils étaient en train de les boire, le soir, quand un projectile vint éclater dans la pièce voisine et leur annoncer l'approche de nos Français. Ils n'en attendirent pas plus, et coururent à leurs automobiles, sous le perron du château. Leurs hommes commencèrent à creuser une petite tranchée que j'ai vue à l'extrémité du parc ; puis, y renonçant, les suivirent à la galope.

Tout s'était envolé que les Français tiraient toujours. La ville allait-elle être anéantie? Un brave garçon se dévoua. Il prit sa bicyclette et courut prévenir les nôtres que les Prussiens s'étaient sauvés.

L'aubergiste du Vert-Galant me montre ses cham-

bres que nos projectiles ont mises en capilotade, au moment même où il venait de les transformer à la mode du Touring-Club. « C'est-y pas malheureux, monsieur ! » Il se console de ses ripolins perdus, en brave homme, avec le plaisir qu'il a de cuisiner gracieusement les morceaux de viande que les soldats lui apportent.

De Montmirail, je suis allé à Château-Thierry. Toujours silence et solitude. Voilà des campagnes où l'on devrait se promener le chapeau à la main, car nos grands-pères et nos fils les ont inondées avec gloire de leur sang. En passant près de la colonne triomphale qui porte l'aigle d'or de 1814, j'ai remarqué qu'elle avait reçu, ces jours derniers, des balles.

Sur cette route, qui respire encore toute fraîche la bataille d'hier, Victor Hugo est venu, il y a quatre-vingts ans, chercher la trace de l'épopée impériale. Plein d'imagination et de souvenirs, il n'y a rencontré qu'une charrette bizarre dont il lui a plu de faire une eau-forte. « Pour attelage un âne et un cheval. Sur la voiture, des casseroles, des chaudrons, de vieux coffres, des chaises de paille, un tas de meubles ; à l'avant, dans une espèce de panier, trois petits enfants presque nus ; à l'arrière, dans un autre panier, des poules. Pour conducteur, un homme en blouse, à pied, portant un enfant sur son dos. A quelques pas, une femme marchant aussi et portant aussi un enfant ». « Où fuit cette charrette? disait-il. Est-ce donc la grande bataille de 1814 qui recommence? « Hier, 18 septembre 1914, je viens de la rencontrer de nouveau, cette charrette

lamentable. Je les ai revus, ces femmes, ces enfants et ces poules. Pas l'homme, toutefois ! Il se bat sur l'Aisne. Oui, cette charrette de pauvres émigrants que Victor Hugo a demi vue, demi rêvée, hier, dans ce coin, nous l'avons rencontrée trente fois, cent fois. Elle ramenait à leur village des paysans chassés par la bataille de la Marne. Pauvres gens, fuite bien légitime et bien respectable, celle-là ! Mon aimable compagnon s'était muni de chocolat pour les enfants, de journaux pour les parents. Il y joignait des secours généreux.

Plus loin, nous avons croisé un groupe de cuirassiers, magnifiques dans leur désordre de guerre, les cuirasses bombées, les visages amaigris, les mains bandées, la tête dans du linge, les yeux rayonnants, gais, jeunes, courtois et braves, pour qui nous avions des provisions de cigarettes dont ils ont été enchantés.

La campagne était triste, solitaire, presque noire. Le canon tonnait dans le lointain. On voyait des champs jonchés de paille : les troupes y avaient campé. On voyait des trous, entourés de terres soulevées, avec un fond brûlé : c'est l'effet des obus On voyait de grands carrés fraîchement piétinés : des tombes. Des cadavres de chevaux, plus lourds à traîner, plus encombrants que ceux des hommes, gisent encore çà et là.

A Château-Thierry, j'ai voulu visiter la maison de La Fontaine. Le chien du fabuliste jouait derrière la grille ; le chat ronronnait sur l'appui d'une fenêtre, mais la gardienne m'a dit qu'on ne visitait pas pendant la guerre. Je me suis consolé en causant

avec des soldats anglais dans la rue, qui, tous, savent assez de français pour prédire en fort bons termes la destruction prochaine de l'armée allemande. « La garde impériale de Potsdam ! m'a dit l'un deux. Plus rien : nous l'avons bouffée ! » Et de rire ! Dieu ! qu'il est agréable l'accent de nos alliés, et leur rire ! Il y a sûr tous ces visages quelque chose de jeune. Avez-vous remarqué cette expression constante des physionomies anglaises ? Un je ne sais quoi de l'enfance y persiste à travers les âges de la vie.

Nous avons mis dans les mains de ces bons amis un tas de *New York Herald* et de *Daily News*, puis, reprenant le chemin de Paris, nous nous sommes arrêtés à Meaux pour saluer un grand Français. Mgr Marbeau était l'ami de Déroulède qui, dans ses derniers jours, lui ouvrit sa conscience de héros sans reproche. Ils continuent de s'entendre à travers les légères cloisons posées par la mort.

... Quelle coupe de patriotisme qu'une telle journée ! Ce n'est pas un philtre d'oubli qu'on y boit. Le grand fleuve germain se retire sans laisser aucune alluvion, aucune boue sur notre sol, mais il marque ineffaçablement notre cœur. Sur ces graves champs d'automne, que je viens de parcourir, en me reprochant de ne pas assumer une plus lourde part des misères de mes frères français, la nature va tout réparer rapidement. Son riche tapis, ses puissances d'oubli ne peuvent pas s'étendre sur nos sentiments irrités. Quelle solitude vers la fin du jour ! Aucun bruit, aucune animation pour nous distraire sur ces routes embru-

mées. Ce qui remplit le cœur dans ce vide, au milieu de ces villages sans hommes et de ces foyers demi détruits, c'est un élan vers la France. Il y a dans ce silence des campagnes françaises, à cette heure, interrompu seulement par les canonnades lointaines, une espèce d'attente solennelle, l'attente d'une résurrection générale de notre génie.

LA CATHÉDRALE EN FLAMMES

21 septembre 1914.

« Les Allemands se sont acharnés, sans raisons militaires, à tirer sur la cathédrale de Reims qui est en flammes. »

Cette phrase est chargée de sens. Vous remarquerez le verbe, *ils se sont acharnés*, et cette incidente, *sans raisons militaires*. Voilà le crime que rien n'excuse et que l'histoire à jamais commentera pour le déshonneur de ces récidivistes. Ils ont commencé par Louvain, continué par Malines, Senlis, Soissons. Aujourd'hui ils brûlent la cathédrale de Reims, par dépit de n'avoir pu anéantir Notre-Dame de Paris.

C'est une déclaration de guerre à tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, que les généraux de l'empereur allemand viennent de lancer en tournant leurs obusiers sur le lieu où Clovis hérita de la civilisation latine, sur la haute et divine maison éblouissante.

Un des joyaux du monde achève de s'anéantir. Pourquoi l'Allemagne commet-elle cet acte abominable? Dans quel espoir? Comment y trouver, je ne dis pas une excuse, mais un semblant d'utilité?

Les Allemands n'ont à la bouche et sur leurs lèvres pharisiennes que le nom de Dieu. Croient-ils

leurs bombes agréables aux autels du Seigneur? Pensent-ils édifier le ciel en écrasant de leurs obus ce toit de paix et de bénédiction? Non pas! Enragés d'impuissance, ils se livrent aux forces infernales. Ces misérables, réjouissons-nous, trahissent aujourd'hui un état d'esprit de désespérés. Ils s'abandonnent sur Reims à un accès de rage impuissante. C'est une vengeance de vaincus. Ils se sentent matés, dominés, et, dans leur vil désespoir, ils bombardent la maison des espérances chrétiennes.

Nos espérances? Ils ne les atteindront pas. Elles sont pieusement, religieusement déposées dans nos armées. Elles animent le cœur de tous les Français. Qu'importe si l'église de pierre s'écroule! La société française, la patrie, comme une arche sainte, demeure et brave la tempête. Et dans ces pierres qu'ils canonnent, les Prussiens ne mettront pas l'immobilité de la mort. A tout ce qu'elles contiennent d'éternité et de grandeur s'ajoutent maintenant les jours de septembre 1914. Elles ne seront que plus frémissantes, mieux chargées de vie, plus sacrées. Elles ont souffert avec nos soldats. Sainte cathédrale de Reims, toute mutilée, tu demeures, aux yeux de l'esprit, notre relique nationale.

Pourquoi veulent-ils martyriser le chef-d'œuvre de la France? A cette question, Frédéric Masson a répondu hier matin, quand, au terme d'un article tout probant du *Gaulois* : « Pourquoi ils ont brûlé Louvain », il conclut : « Guillaume II, empereur allemand, a ordonné de brûler l'Université de Louvain, au nom de la culture germanique et par haine de la culture catholique et latine. » Voilà bien,

en effet, une des pensées infâmes et profondes de cette race, menée à la fois par le pédantisme et par une fureur démoniaque de destructions, et le noble roi d'Angleterre a proclamé la vérité quand il a solennellement fait savoir à son peuple que « les Allemands ont décidé d'anéantir la nation française. » Ils s'acharnent, à cette minute, sur le lieu où, de barbares, nous fûmes nommés Français et sacrés comme les héritiers légitimes des antiques civilisations. Ils veulent nous atteindre à notre source même et nous frapper symboliquement dans notre racine.

Eh bien! d'instinct, nous leur répondons, avant d'avoir même raisonné. Au moment où l'on nous a dit : « Les obus tombent sur les verrières, sur les sculptures, sur la voûte merveilleuse », nous avons tous crié :

« Ces obus-là, du moins, ne tombent pas sur nos bataillons, sur nos frères, sur nos fils et sur nos défenseurs. Périssent les merveilles du génie français, plutôt que le génie français lui-même! Que les plus belles pierres soient anéanties plutôt que le sang de ma race! A cette minute, je préfère le plus humble, le plus fragile fantassin de France à nos chefs-d'œuvre dignes de l'immortalité. Nous en referons des chefs-d'œuvre! Le sang des Français est chargé d'une série infinie de perfections qui aspirent à naître, à s'épanouir. L'essentiel est que notre nation demeure. »

Vive la France! C'est la seule réponse des croyants, des artistes, de tous les patriotes. Mais vous, chefs de l'armée, qu'attendez-vous pour tirer une leçon

de ces douleurs? Entassez désormais dans nos monuments précieux, sous la voûte de nos églises et de nos musées, tous les blessés allemands, tous les prisonniers allemands, et qu'ils partagent, signalés, couverts par le drapeau de la Croix-Rouge, le sort de nos trésors d'art.

LA PENSÉE UNANIME DE PARIS

25 septembre 1914.

Nul ne songe à reprendre les développements d'un Victor Hugo sur Paris, la ville sublime, centre du monde, sommet de la pensée, etc., etc. Nul n'en aurait le souffle, et d'ailleurs aujourd'hui le public répugne au clinquant, à la rhétorique pompeuse, à tout ce qui peut sentir l'artifice. On a faim et soif de vérité. Les ordres du jour du général Joffre, d'une simplicité solide, donnent le ton à la pensée française. Mais constatons que Paris, à cette heure, offre un modèle admirable de fermeté et de sincérité. Tout y est paisible, sérieux, tourné vers les soins les plus nobles. Chacun s'associe au sort du pays, fraternise sans bassesse avec son voisin, entretient au fond de son cœur une émotion violente et se garde d'en faire étalage. Il n'est pas un seul de nous qui, dans cette minute, ne préfère nos soldats et la France à soi-même. Quelle rare dignité, dans une tragédie où rien n'est théâtral! Beaucoup de personnes ont pris, de bonne foi, les grandes foires mondiales, les expositions universelles pour le plus beau moment caractéristique de Paris. C'est aujourd'hui que, réduite en nombre, épurée par l'épreuve et par les départs, la grande ville témoigne sa vraie qualité morale. Et, pour ma part, jamais avec tant

de piété qu'aux minutes où les Barbares s'approchaient, je n'ai senti mon attachement filial à notre cité, à ce dépôt d'esprit accumulé et unifié par les siècles.

Le soir, au jour tombant, je quitte le journal; je regagne Neuilly, à pied le plus souvent. Les boulevards sont à demi éclairés et animés : les Champs-Élysées fort peu, et, passé les grilles de la Porte-Maillot, je trouve la plus noire solitude. Dans ce long parcours, chaque fois j'éprouve la même émotion de voir devenue si grave la figure brillante de la ville. Je sens une âme, un véritable être, sensible, intelligent, mobile sous les vicissitudes de la guerre. C'est un foyer où les lumières sont voilées et les voix baissées, où palpite un seul cœur. Tous, nous formons une famille qui veille tard dans la nuit et qui, bien des fois jusqu'au jour, va s'éveiller attentive, angoissée, confiante que le matin nous donnera un bon « communiqué ». Dans toutes les maisons, à tous les étages, on ne vit que pour les absents, pour leur demander de vaincre. Paris, le cœur battant et le visage calme, s'inquiète de ses fils, s'en enorgueillit et les remercie.

Mais eux! c'est la merveille éblouissante : ils sont gais! Jamais l'esprit de Paris n'a étincelé si vif et si haut. Seulement, c'est un feu d'artifice qui se tire hors des murs, sur l'Oise, sur l'Aisne, dans la Woëvre. Quelles lettres nos enfants nous envoient de l'armée! Un perpétuel éclat de rire. Les nobles garçons! Ils sont jeunes et braves; ils veulent nous empêcher de nous attendrir et de nous inquiéter. Et puis ils ont une santé d'âme, une qualité de sensi-

bilité tout aristocratique, au sens profond du mot. Ils se possèdent avec aisance, ils ont, chose divine, de la mesure dans le moment même de la plus grande tension de leurs énergies. Écoutez ces quelques phrases que je tire d'une lettre écrite en Alsace, après la reprise de Mulhouse. Pas un mot sur les duretés de sa vie, rien qu'une petite anthologie de ses plaisirs ! Il s'agit d'apporter au foyer familial des images heureuses. Ce fils explique à sa mère qu'il vient d'assister à une messe dans un village où l'église bombardée n'a plus de toit, où les Alsaciennes en costume avaient de charmants visages, et il résume la situation tout simplement : « Je fais un bien joli voyage. Je ne connaissais pas l'Alsace ; c'est un pays ravissant et qui vaut bien la peine que nous nous donnons pour lui. »

Voilà le vrai ton des héros, le ton faiseur de calme que nos soldats trouvent dans leurs âmes solides et élégantes. Une telle qualité du sentiment et de l'expression, un goût si parfait, un Allemand ne peut pas les comprendre. Il faut, pour sentir ainsi, appartenir à la communauté humaine qui a donné aux plus hauts concepts de force les nobles et divines formes que l'on voyait sur la basilique de Reims.

Voilà les fils de Paris, voilà nos garçons, capables de réagir d'une manière quasi surnaturelle au milieu de périls qui feraient frémir la nature primitive. Nous avons des enfants auprès desquels le peuple allemand est une bête malfaisante. Il faut en tirer une conclusion pratique. Il ne suffit pas que, grandi par le spectacle des armées de la France où il compte toute

sa jeunesse, Paris se soit haussé à un degré supérieur de l'âme; il faut que ce sentiment s'achève dans une pensée claire et utile.

Quelques-uns voudraient profiter d'un état d'esprit héroïque des êtres pour y déposer et faire germer leurs semences malfaisantes, leurs graines de chimères. Mais les vrais héros sont gens de bon sens. Les folies qu'on nous propose, que l'on jette aux quatre vents, tomberont sur notre nation comme sur un rocher; elles y demeureront stériles. Une série de faits établissent l'infériorité morale de la nation allemande. Chacun comprend qu'il est impossible de tolérer des armes entre les mains de qui se place trop bas dans l'échelle de l'humanité. Ce serait une imprudence criminelle de laisser désormais se concerter les membres d'une race encore informe, toute méchante, et qui se vante de jeter à terre les autres nations. Les alliés imposeront à cette bête formidable des entraves jusqu'à ce que, domptée dans le brancard, elle se soumette aux lois de la civilisation. Les Allemands ont proclamé leur prétention de « rompre les os » de notre peuple, « afin qu'avant un siècle il ne puisse pas se relever. » A ces malfaiteurs, il faut mettre les menottes, pour que les petits-fils de nos fils bénéficient encore des immenses sacrifices d'aujourd'hui.

Après ce que nous avons vu de l'excellence de l'organisation allemande, il nous est impossible de rien en laisser subsister. Nous ne discuterons pas avec eux; les alliés les auront à leur merci et referont la carte politique de l'Europe centrale. Qui parle d'amitié? C'est avec Londres, Bruxelles et

Pétrograd que l'intérêt du salut public et tous les sentiments sacrés d'honneur et de fraternité des armes nous lient. La pensée unanime de Paris s'accorde avec la pensée de ces trois villes sœurs pour exiger un règlement de la question germanique et qui laisse enfin respirer l'univers.

LA LEÇON FORTIFIANTE DES RUINES

26 septembre 1914.

Je reçois souvent des lettres de Lorraine. Elles m'arrivent avec bien des retards. J'hésite à les employer, parce que je crois distinguer que la censure nous interdit de donner les faits avec leurs couleurs et leurs contours nets. Pourtant n'est-il pas juste et salutaire que chacun de nous se rende compte des souffrances supportées et des efforts fournis pour la cause commune? Il y a des gens qui se croient magnanimes en se transportant par l'esprit au moment où ils pardonneront aux Allemands. Je suis étonné qu'ils retombent si vite dans leurs erreurs. Ils brûlent de pardonner quoi? Le mal subi par les autres. C'est phénoménal de rester ainsi étranger à la vie nationale.

Nous assumerions une grande responsabilité, nous autres écrivains, si nous laissions affaiblir le sentiment public de notre pays en lui cachant rien des affronts qu'il subit. J'aurais voulu être autorisé à mener sur tout le territoire une grande enquête, à former une collection des gloires que nous accumulons et des injures que nous subissons. On ne m'a pas permis de récolter *de visu* les faits qui eussent constitué ce profond *pourana* franco-allemand. Je le regrette. Ce n'est pas assez pour former notre

conscience nationale des chocs que nous donnent quelques atrocités choisies entre mille, et des récits fragmentés qu'on nous rapportera de la guerre : si l'on veut avoir un sentiment vrai, profond, durable, il faut le nourrir des spectacles mêmes où l'on voit en action les natures françaises et allemandes. Je ne distinguerais que des avantages à peindre comment ils piétinent furieusement nos provinces et par exemple à crier qu'on a été en Lorraine malheureux et courageux comme aux pires jours de la guerre de Trente Ans, où les reîtres d'outre-Rhin, les aïeux de ceux d'aujourd'hui, nous foulaient.

Dans les communiqués, vous avez vu revenir souvent le nom de Gerbéviller. C'est une petite ville agréable, dans le pays de Lunéville. A cette saison, dans les années heureuses, j'y vais souvent me promener avec mes amis. Je leur fais voir les vieilles fresques, pleines d'esprit, de la chapelle romane, la Vierge en terre cuite du XVIe siècle, et puis le château avec son parc ravissant.

Il n'y a plus de fresques, il n'y a plus de Vierge, il n'y a plus de Gerbéviller. Il y a eu les Bavarois.

Un témoin m'écrit du milieu des ruines. Ruines effroyables et ruines voulues, me dit-il, car l'incendie allumé volontairement a détruit ce que le canon n'avait pas abattu. De cette petite ville, riante, heureuse, accueillante au milieu de ses vergers et de ses jardins fleuris, il ne reste que des pans de murs noircis et déchiquetés par les obus, des décombres sans nom, au-dessus desquels l'église, crevée, éventrée par les projectiles, élève, non plus sa croix,

mais une sorte de croissant sinistre, formé par les débris de son clocher.

Quelques rares maisons sont encore debout avec leurs contrevents arrachés, leurs vitres brisées, leurs façades criblées. A l'intérieur, le pillage des Huns a tout dévasté : meubles éventrés, linge, vêtements, bibelots, souvenirs, sont épars sur le sol et piétinés au milieu des bouteilles vides et des ordures, tandis que la pluie coule lamentablement à travers les toits effondrés.

Tout à l'entour, dans les champs, dans les jardins et sous les décombres gisent des cadavres de soldats et puis de civils, un certain nombre de ces derniers ayant été fusillés par ordre.

Au milieu de ce désert, seule vit encore une maison, un petit hôpital de fortune occupé par cinq sœurs de Saint-Charles et six aides. Durant l'interminable bataille, elles ont tranquillement continué à soigner leurs blessés. Personne ne les ravitaillait. La nuit, elles se glissaient et allaient dénicher, dans les maisons écroulées, des vivres, de la farine pour leurs blessés, français et allemands, et pour toute une marmaille en détresse de petits Gerbevillois. (En voilà qui feront plus tard de fameux soldats, n'est-ce pas?) Le général de Castelnau vient de les porter à l'ordre du jour de l'armée. On va les saluer comme des exemples de la suprématie morale de notre patrie.

Un de ces visiteurs me dit : « Après dix-huit jours d'une vie pareille, au milieu de ces ruines fumantes, sous leur toit percé de trois obus, dans leurs chambres où il pleut, nous avons trouvé les cinq reli-

gieuses d'une sérénité parfaite et admirant les infirmiers qui les ont aidées. »

Qui niera que de tels pèlerinages fournissent un grand secours pour nous aider à concevoir la vérité sur les rapports éternels de notre nation et de la race d'outre-Rhin et sur notre mission nationale? C'est en contemplant ces ruines et cette bicoque héroïque qu'on est sûr de la moralité supérieure française. On comprend la tâche de notre nation. Elle cherche à répandre la vie; elle n'aspire qu'à être généreuse et féconde. Une telle vue, une telle expérience obligent de croire et d'agir, sont très bonnes pour dégager, élever, ébranler l'âme et pour mettre en mouvement des forces qui sommeillent dans le cœur de tout Français. En effet, il ne suffit pas de savoir les qualités de la France, il faut encore éprouver l'exaltation, recevoir le choc qui donne le goût d'agir pour la patrie. Ce sont là de ces moments heureux où l'esprit saisit une plus large vérité et perd sa tendance stérile à douter.

Un habitant de Gerbéviller a compris avec une singulière force la valeur exaltante et pédagogique des ruines de sa petite ville, car il m'écrit : « Nous devrions rebâtir Gerbéviller plus loin et laisser telle qu'elle est notre ancienne cité. Sous ses éboulis gisent notre bonheur et notre tranquillité perdus. Il ne faut pas qu'on oublie comment la vertueuse Allemagne a pratiqué la guerre en 1914. Dans sa désolation, l'ancien Gerbéviller formerait une sorte de musée de la barbarie, un pilori pour l'Allemagne. On y mènerait en pèlerinage les écoles de France pour apprendre à nos enfants ce qu'il en coûte de

n'être pas assez forts pour fermer l'accès de la patrie aux Barbares. »

La leçon n'est pas que pour les enfants. Nous avons tous besoin de savoir que les civilisations supérieures sont en butte à la haine et à l'envie des peuplades attardées. On ne possède que ce que l'on peut défendre. Si tu tiens une bourse dans ta poche, tiens un gourdin dans ta main. Si tu construis une cathédrale précieuse et fragile, élève des forteresses tout autour, arme-les, occupe-les. Si tu reçois à travers les siècles des leçons, profites-en, ô peuple trop magnanime !

On peut bien imprimer sur le papier des mots qui disent qu'on invitera les Allemands à entrer dans l'amitié de la France, mais comment ces injurieuses billevesées persuaderont-elles ceux d'entre nous à qui l'Allemagne a tenté de briser les os. Soyons tous solidaires de Badonviller, de Gerbéviller, de Nomeny, du nord de la Lorraine, de la Champagne. Nous ne convierons pas l'assassin à s'asseoir aux places laissées vides à la table des familles assassinées. Mais nous mettrons politiquement et militairement les diverses nations allemandes à jamais hors d'état de nuire. Nous les obligerons à rebâtir confortablement nos maisons détruites et à dresser de somptueux tombeaux à nos morts. Après quoi, si elles veulent profiter de notre supériorité intellectuelle et morale, et se mettre à notre enseignement, nous les autoriserons, certes, à profiter de notre vieille culture qui déjà permit à Gœthe de se développer magnifiquement. Nous relèverons leur vie grossière par l'influence de notre vie spiri-

tuelle. Les jeunes Allemands les plus distingués des diverses villes libres et des États allemands, s'ils se montrent désireux et capables de profiter dans la société de nos fils, pourront être admis, comme jadis, à suivre dans Strasbourg les cours de nos maîtres français et à policer leurs mœurs. Mais ne devançons pas les événements. Il faut d'abord que la race allemande passe par la période d'expiation, qui, elle-même, ne commencera sérieusement qu'après que les lignes de l'Aisne et puis de la Meuse auront cédé.

« NOBLESSE OBLIGE »

29 septembre 1914.

Le général Stenger, commandant la 58e brigade d'infanterie allemande, ordonne à ses troupes « de ne plus faire de prisonniers, de passer par les armes tous ceux qui tombent entre leurs mains, isolés ou en groupe, et d'achever les blessés, qu'ils soient armés ou sans armes. »

« Les Allemands, dit en terminant le général Stenger, ne doivent laisser aucun Français vivant derrière eux. »

Je ne ferai pas de commentaire direct sur ce général et sur le sort qu'il mérite, car je sens que je sortirais en paroles de la ligne où précisément je veux dire que, nous autres Français, nous aspirons toujours à nous maintenir, à nous rétablir. Il est possible que les lois régulières de la guerre, sur le vu de tels ordres d'assassinat, permettent de fusiller le général Stenger, si l'on met la main dessus. Je souhaite que ces lois existent et qu'il les subisse. Un Français n'en demande pas plus. Et je vous prie d'entendre l'admirable parole d'un de nos soldats, un paysan breton blessé à Guise.

Une balle lui avait traversé l'épaule, une autre lui avait éraflé la tête en collant le képi au front. Il a fait ainsi plusieurs kilomètres de marche pour

échapper aux Allemands qu'il avait vus achever les blessés. Il a été témoin de telles atrocités qu'un excès de colère serait justifié. Eh bien! non, à la jeune dame française qui le soigne, il vient de dire, d'un ton admirable de mépris et de pitié :

« Les Français ne peuvent pas faire ça. »

Si nous étions des vaincus, cette magnanimité, je vous l'avoue franchement, m'épouvanterait. Mais chez nos jeunes gens qui se battent comme des lions, qui sont gais, qui sont vainqueurs, cette déclaration m'émeut jusqu'aux larmes. Nos soldats sont les frères des héros de Corneille.

Tout homme s'appuie sur sa nation pour s'élever. Nous nous appuyons sur Bayard, sur Corneille, sur Jeanne d'Arc, sur saint Vincent de Paul, sur saint Louis, sur Pascal. Et l'expérience quotidienne, tout autant que les livres, nous forme. Les fastes de l'armée française et de la vie ouvrière, de la vie des faubourgs, au jour le jour, sont pleins de grands traits de générosité et de dévouement. Nous avons nos modèles. Et notre but, c'est de faire régner dans le monde la vertu que nous avons apprise à aimer dans nos héros. Nous voulons donner à l'humanité, à l'univers, un cœur chevaleresque.

Mais les Allemands, que veulent-ils? Ils veulent des pendules. C'est clair. Mais dans l'ordre de la spiritualité? Je ne sais pas quel fruit nouveau ils prétendent faire apparaître sur l'arbre de vie. Le monde entier peut aujourd'hui les juger à l'œuvre.

Un homme fort distingué, grand « humanitaire » et qui disait sous mille formes que c'est une invention misérable de croire qu'il existe des différences

de formation entre les peuples et un esprit national dans chaque individu, me faisait l'autre jour son *meâ culpa :*

« Je le reconnais, je n'aurais jamais cru cela des Allemands. »

Dame ! il faut se servir de son intelligence et comprendre une nation par les hommes et les idées qui lui servent de drapeau, par les grands faits dont elle tire vanité. Il y a deux mois, j'étais là-bas, en Asie, sur l'Euphrate, où les ingénieurs allemands venaient de précipiter des ouvriers indigènes qu'ils volaient et qui avaient eu la mauvaise idée de s'en mécontenter. Il fallait entendre de quel accent glorieux ces Allemands disaient : « Nous autres, nous ne savons pas nous faire aimer. » Que les Français sachent se faire aimer, cherchent à se faire aimer, c'est quelque chose de honteux aux yeux d'un digne Allemand d'aujourd'hui. Quand on sait cela comme une vérité, on est fixé, on s'attend à tout. Il ne manque qu'une occasion pour tirer de telles âmes quelque étincelle. Qu'elle vienne, l'occasion, et voilà des assassinats, des incendies méthodiques.

Je ne me fie pas à des eaux dormantes. Pour connaître la rivière, je regarde sur l'échelle les diverses élévations des eaux au-dessus de l'étiage. Quelqu'un a vu des prisonniers allemands employés à la voirie. Ils enfouissaient des cadavres de chevaux. Il me les décrit avec sympathie : « Les voilà devenus de placides travailleurs avec un bon sourire sur les lèvres... »

Parfaitement. La brute est rentrée en sommeil. Mais n'allez pas vous y fier ! Qu'une circonstance

vienne réveiller dans ces êtres leur sentiment propre et le fasse agir, alors une fois de plus, vous entendrez ce qu'est la Germanie, et vous serez glacé d'effroi devant le danger qu'elle fait courir à la civilisation.

Les intellectuels allemands prennent conscience de cette brutalité qui repose au fond de leur être, et loin de chercher à s'en guérir, à s'en dégager, à se hausser, ils tirent gloire de leur nature. Un médecin-major me rapporte ses conversations avec des blessés allemands.

L'un d'eux, professeur de philosophie à Cologne, prétend que beaucoup des incendies sont dus aux obus. Il reconnaît toutefois que plusieurs ont été allumés par ordre.

« Mais, dit-il, dès maintenant, un changement est intervenu. L'ordre d'un simple officier ne suffira plus. Il faudra un général.

— Mais ne craignez-vous pas que nous en fassions autant quand nous aurons passé le Rhin ?

Et l'Allemand de répondre, avec un sourire un peu narquois :

— Non, noblesse oblige. »

N'oubliez jamais une telle phrase. Cet intellectuel, ce professeur de Cologne, n'ignore pas les caractéristiques de la France, mais il les méprise. Il nous méprise d'aspirer à la générosité et au dévouement chevaleresque, et de nous faire de la force une idée que Pascal a formulée à la perfection, quand il nous a appris que « le propre de la puissance est de protéger ».

La civilisation, telle que nous la comprenons,

échappe aujourd'hui aux Allemands. Est-elle inconciliable avec leur nature? C'est ce que nous apprendrons quand nous nous serons sérieusement occupés de les soustraire à leur mauvaise organisation politique et de perfectionner leur formation générale.

LES IVROGNES SUR LE CHARNIER

15 octobre 1914.

Je viens d'aller par Troyes, Chaumont et Langres, à Belfort, en Alsace, à Épinal, à Saint-Dié, à Lunéville, à Nancy, au cœur même de nos armées, chaque jour aux prises avec l'ennemi sur le sol lorrain dévasté, et quand j'ai eu constaté avec une infinie amitié les misères de mes compatriotes, pour aider à les réparer, et quand j'eus pieusement écouté l'hymne de reconnaissance qu'ils élèvent d'une voix unanime en l'honneur des soldats de Castelnau et de Dubail, je suis revenu à Paris par Toul, Châlons, la montagne de Reims et Meaux, à travers les tombes encore fraîches de la victoire de la Marne.

Ce voyage, d'un si prodigieux intérêt, je voudrais, toutes précautions prises, le raconter à nos lecteurs pour qu'ils sachent mieux encore ce que nul n'ignore : à quel point les âmes sont transformées, haussées et unies, en France, par la vue claire d'un ignominieux adversaire, qui veut « briser les os » de notre nation et anéantir notre œuvre. Je rapporte des notes nombreuses et précises recueillies sur place, et voici que, dans cette minute où j'ai le cœur tout indigné, tout rempli des ruines lorraines, je lis le manifeste des intellectuels allemands.

Ah ! messieurs les intellectuels allemands, vous approuvez et louangez les abominables soldats de

Badonviller, de Raon-l'Étape, de Gerbéviller, de Nomény, et vous prétendez établir une filiation entre eux et les nobles penseurs de l'Allemagne de jadis! Double thèse scandaleuse. « Intellectuels allemands, soldats allemands, nous ne faisons qu'une seule âme, dites vous, et Gœthe, Kant, Beethoven sont nos pères ». C'est pitoyable de méchanceté et de dérision. Vous avez fusillé les notables, curés et maires, vous avez martyrisé de pauvres gens inoffensifs, vous avez brûlé volontairement des villages entiers, vos officiers ont fait venir leurs femmes pour piller avec elles les maisons où ils logeaient et ces Gretchens voleuses ont entassé les meubles et la literie dans des fourgons; vous avez fait régulièrement vos ordures dans les lits où vous couchiez. Gœthe, Kant et Beethoven ne vous le conseillaient pas. Gœthe a écrit ses faits et gestes durant « la campagne de France » de 1792. Dans ce beau livre on ne voit rien d'analogue à vos actes et à vos pensées. Tout au contraire, on s'y assure d'une manière certaine qu'il se fût détourné avec dégoût de personnages tels que vous.

Gœthe avait été préparé par ses aïeux dans une grande ville libre où il y avait des mœurs et de la culture. Il était citoyen de Francfort. C'est en vain que vous voulez le ranger sous la même désignation que les hordes que nous sommes en train de corriger et de chasser de France; c'est en vain que vous nommez, pêle-mêle, les uns et les autres des Allemands : sous ce mot subsistent des réalités très diverses. Gœthe appartenait à une ancienne civilisation libérale et ne se réclamait pas d'Attila. Il se

proposait de s'approprier cette large civilisation latine, française, que vous vous proposez de détruire. Il voulait devenir chaque jour un cœur et un esprit plus larges. Il travailla triomphalement durant tout un siècle pour être le bénéficiaire et le collaborateur d'une grande tradition d'humanité où vous vous glorifiez, malheureuses gens, de ne pas pénétrer.

Messieurs les intellectuels, si je vous énumérais les injustices et les atrocités que j'ai vu que vous aviez accomplies en Lorraine contre mes compatriotes, vous diriez que c'est la guerre, qu'il est absurde de l'ennoblir avec de la chevalerie comme nous désirons le faire, et que vous êtes ravis d'apprendre qu'on vole, qu'on brûle et qu'on martyrise des paysans français inoffensifs. Mais si je vous montre de quelle manière vos gens de culture et de science, au cours de cette guerre, se conduisent envers leurs propres soldats, alors quelques-uns d'entre vous peut-être seront amenés à réfléchir et à constater à quel degré de dégradation vous êtes tombés depuis précisément que vous avez quitté la voie où Gœthe s'était efforcé de vous mettre, depuis que, pour vous soumettre à la discipline prussienne, vous avez renoncé à conquérir, comme il le voulait, la pleine possession des hautes richesses de la civilisation traditionnelle et de la raison humaine ; bref, depuis que vous opposez le germanisme à l'humanité tout entière.

Messieurs les intellectuels d'Allemagne, je vous invite à demander aux autorités de votre pays d'ouvrir une enquête dans votre « ambulance de la caserne », à Raon-l'Étape.

Quand les Français, après le départ des Allemands qui avaient à demi anéanti Raon-l'Étape, sont rentrés dans cette petite ville, ils sont allés à l'ambulance allemande installée à la caserne. Ils ont reculé d'horreur. Ils y ont trouvé vos blessés tout affolés, absolument terrifiés par leurs propres médecins. Les salles étaient remplies mi-parties de blessés et de cadavres datant de huit à dix jours. Le linge sale, les pansements, les déjections, on les jetait dans la ruelle des lits. Les blessés nageaient dans le pus. Je note les renseignements techniques que m'a dictés un praticien témoin de cette ignominieuse situation : « Nous avons trouvé des opérations inachevées datant de quelques jours, des amputations en gigot, une débauche d'intervention, le tout suppurant. » Enfin, toujours dans l'ambulance, une salle d'horreur contenait empilés des corps en putréfaction !

Faites votre enquête, messieurs les intellectuels. Je ne vous dis que ce qui se rapporte à vos propres blessés. Je pense bien qu'il vous serait égal de savoir que vos médecins faisaient enterrer les morts à quinze mètres de l'autre hôpital, sur les places publiques, sur les quais de la Meurthe, tout contre la rivière. Qu'importe, s'il ne s'agit que de nuire aux Français ! Pourtant cela est significatif pour compléter ce que je veux que l'on comprenne : à se permettre d'agir sans aucun respect de l'ennemi, on arrive nécessairement à perdre le respect de la science, de son art, de son devoir professionnel, de sa dignité propre.

A deux pas de Raon-l'Étape, dans la vallée de Celles, logeait un illustre chirurgien allemand, une des gloires de la science d'outre-Rhin. Pas une fois

il ne s'est occupé des blessés, ses compatriotes : il a commandé du vin, et pendant quinze jours il n'a pas dessoulé.

Voilà des faits parlants. Je ne les commenterai pas. Je risquerais de les affaiblir par un ton passionné. Que l'on veuille bien, tout simplement, réfléchir sur cette effroyable dégradation où tombent des représentants de la fameuse science allemande, après deux mois qu'ils se soumettent pratiquement à leurs doctrines de guerre.

Les théoriciens allemands de la guerre déclarent que celui qui combat pour la grande Germanie n'a envers les autres nations aucun devoir de respect ni d'humanité. Ils flétrissent les scrupules, la générosité, la pitié, à l'égard de l'ennemi. Mais en abolissant dans leurs cœurs les scrupules, en libérant les instincts bruts, ils se dénaturent, ils corrompent leur humanité, et les voilà ivres-morts installés sur le charnier de leurs frères.

Il fallait que l'histoire saisît dans leur ignominie de Raon-l'Etape, les chirurgiens et médecins allemands, et j'espère bien que le préfet d'Épinal mettra dans le dossier officiel le récit authentique de ces faits. Je suis en mesure de les établir pleinement et si je m'abstiens ici de quelques précisions qui les compléteraient, c'est que les Allemands encore voisins des communes où habitent mes témoins ne manqueraient pas de se venger. Au reste, les intellectuels allemands compromis par cette faillite de la science allemande et par cette indignité d'une haute célébrité de leur université ne peuvent faire moins que d'ouvrir une enquête.

LA FRANCE EN ARMES

16 octobre 1914.

Qu'elle soit en armes, nous le savons tous, mais ce n'est rien de le savoir, il faut le voir, il faut, comme je viens de faire pendant dix jours, circuler à travers notre patrie, la même et méconnaissable, où le sol, le ciel, l'horizon, les villes, au moins de Paris à Belfort, n'ont pas changé, où pourtant rien n'est pareil.

Que de fois je l'ai suivie, cette route qui mène en Lorraine ! Je connais ces nuages bas d'octobre, cette atmosphère ouatée, cette demi-obscurité dès les trois heures ; mais il règne aujourd'hui une gravité religieuse sur ces campagnes immobiles qui retiennent leur respiration dans l'attente des événements. Pas une voiture sur la route, où, semés à des intervalles inégaux, d'innombrables postes de territoriaux, la baïonnette en avant, arrêtent la voiture, et, d'un œil soupçonneux, épellent notre laissez-passer. Au village, sur la place, quatre sexagénaires attendent les nouvelles et discutent les communiqués ; ils s'approchent, nous interrogent : « A Paris, que dit-on ? — Tout va bien, tout finira bien. — Oh ! nous en sommes sûrs. — Avez-vous perdu beaucoup d'enfants du pays ? » Et l'on cause comme des membres d'une même famille ; puis, avant de se quitter, on se serre la main affectueusement.

A mesure qu'on avance vers l'Est, l'aspect guerrier du pays, qui fut toujours sensible dans les mœurs des habitants et dans les hautes positions de Chaumont, de Langres, s'accuse, domine et règne seul. On traverse les dépôts, où, massés en arrière des lignes combattantes, et brûlant d'y entrer, les plus vieux et les plus jeunes s'entraînent...

D'un bout à l'autre de mon voyage, j'ai entendu l'éloge unanime des recrues de 1914, ces admirables enfants qui parachèveront la victoire et dont une partie a déjà reçu le baptême du feu, solide et gaie comme les vieux soldats. Salut, jeunes gens, les meilleurs que la France ait nourris, et qu'elle s'excuse d'appeler au péril à peine au sortir de l'enfance, et qui lui répondent par des cris d'enthousiasme et d'amour.

Je ne manquais jamais de mettre pied à terre pour admirer ces Marie-Louise. Et que de rencontres heureuses, durant ces dix jours, j'ai faites ! Voulez-vous des nouvelles du colonel Marchand, de Hansi, de Zislin? J'ai pu les voir, leur donner l'accolade. Marchand, arrêté pour quelques jours par une blessure qu'il nie, est toujours le héros, entraîneur d'hommes, une des gloires les plus pures de la France, et les deux patriotes alsaciens, sous l'uniforme, pleins de vaillance comme de talent, rayonnent de bonheur. J'ai manqué Marcel Habert et le commandant Tournade, l'un et l'autre aux lignes de feu, mais leurs camarades me les ont célébrés en termes pleins d'estime et d'amitié, que j'aurais voulu qu'entendissent tous nos ligueurs et Mlle Déroulède.

Les nobles amis que je vous cite là, ce n'est pas sur ma route, de Paris à Belfort, que j'ai rencontré leur personne ou leur trace ; ils ont l'honneur d'être plus en avant, plus près du danger, mais il ne convient pas de nommer leurs régiments ni les lieux où ils servent, et je ne place ici leurs noms qu'en hommage d'amitié. Amitié privée, accrue par la reconnaissance et le respect pour des camarades qui sont des combattants. Qu'ils soient heureux, et heureux encore, tous ces amis inconnus que j'ai eu la joie, ces jours-ci, au hasard de l'heure et de la route, de me découvrir dans l'armée. La beauté du monde militaire, sa vertu, sa qualité éminemment salubre, dans un tel moment, c'est qu'on y voit des hommes vrais. Ils portent inscrits sur leurs manches qu'ils sont généraux, colonels, lieutenants, c'est-à-dire chargés d'entraîner leurs subordonnés et de faire face avec eux à la mort. Et ce n'est pas une vaine annonce, une figuration. Ces aimables gens de qui je serre la main, ils s'en iront, d'une minute à l'autre, sous une voûte de mitraille, accomplir la plus haute tâche qui puisse être proposée à l'être humain. Je les regarde, je les écoute, et, d'étape en étape, auprès d'eux tous, chefs et soldats, je goûte sans l'épuiser le divin plaisir de l'admiration...

Mais dans cette saison brumeuse, avec ces innombrables arrêts où m'invite l'amitié, où m'obligent encore les barrages des routes et les sentinelles soupçonneuses, on avance lentement. Voici la fin du jour qui nous empêche d'aller ce soir-là plus avant. Où sommes-nous? Qu'importe au lecteur le nom! C'est la petite ville française de l'Est, tou-

jours pareille et déjà plongée dans l'obscurité. J'ai mis pied à terre et, quittant l'auberge, je vais un peu à l'aventure dans les rues toutes vivantes, bien que déjà appareillées pour la nuit.

Volets clos d'où filtre la lumière, chiens qui aboient, porte qui s'ouvre pour qu'une ménagère jette à la rue une jatte d'eau, boulangeries éclatantes, cafés parcimonieux. Quelques groupes de femmes me croisent qui viennent sans doute de l'église. Je remonte leur cours et je franchis la porte quand on achève d'éteindre les cierges sous la nef humide et que le sonneur sonne l'*Angelus*.

Pendu des deux mains à sa corde, il est soulevé par la cloche ; il bondit, retombe et rebondit. Qu'il est svelte, ce vieillard ! Comme il me plaît se démenant dans l'ombre, et si artiste par la manière dont il distribue son effort avec prestesse, sur les trois cordes, pour que ses trois cloches bourdonnent en cadence. C'est un confrère, cet homme obscur qui fait un si charmant bruit dans le noir. Je devrais le féliciter, mais j'aime mieux longuement l'écouter. Que dit-il, ce gazetier du ciel, ce journaliste dans les nuages ? Il fait un bruit qui me relie avec mes premières années, et si j'aime les vers que j'ai lus à dix-huit ans, j'aime plus mystérieusement encore les sonneries entendues à huit ans. Sonnez, cloches profondes des soirées d'automne ; je n'ai pas besoin de vous comprendre pour subir votre influence, et soyez remerciées de cette leçon que vous me donnez pour agir sur les âmes. Il s'agit d'entrer chez un être et non pas d'y rien apporter, mais d'y réveiller ce qui sommeillait et d'agiter les riches dépôts sur

lesquels nos jours glissaient, trop dépouillés et trop clairs. Une voix s'élève. A son appel, le papillon s'envole de la chrysalide, l'âme naît d'un être morne, toutes les ailes se déroulent. La France entière entend sonner le tocsin du péril et le carillon des victoires.

LA SPONTANÉITÉ DU CŒUR

17 octobre 1914.

HIER vendredi matin, un service solennel réunissait à Paris les amis du comte de Mun, et durant la pieuse cérémonie, tout au long du discours, fort beau d'élévation et de justesse, prononcé par le cardinal Amette, une phrase me poursuivait, se présentait sans cesse à mon esprit, une phrase saisissante écrite par M. Renaudel, député socialiste et rédacteur en chef de l'*Humanité* : « Jaurès aurait pleuré le comte de Mun. »

Ah ! cette phrase, quel long coup de forage révélateur jeté dans les terrains profonds, dans les régions de notre être qui sont d'ancienne formation et sur lesquelles nous pourrions construire notre maison de famille, notre cité réconciliée. Elle nous montre un Jaurès qu'en effet je crois avoir distingué ; elle témoigne qu'à cette minute notre union en face de l'ennemi existe toute parfaite, et, voici l'essentiel, elle nous prouve que nous nous comprenons et pouvons nous accorder bien mieux que nous ne voulons en convenir.

Albert de Mun a dévoué sa vie à la défense du catholicisme et de l'armée. Jaurès menait à l'assaut ceux qui voulaient ruiner le catholicisme et l'armée. L'un et l'autre, en pleine lumière, sans réticences.

Et pourtant, « Jaurès aurait pleuré Albert de Mun ». Belle victoire des cœurs qui se reconnaissent et fraternisent quand les intelligences bataillent.

Celui qui n'a pas entendu Albert de Mun à la tribune ignorera toujours le chant, la flamme d'une âme éblouie de servir son Dieu et préparée à la fois dans les grâces mondaines et, le matin même, à la table de l'Eucharistie. Il nous remplissait de sérieux par la noblesse de son attitude, l'élévation de sa pensée, son émotion. Aucun pédantisme et même jusqu'à manquer de poids, mais pour nourrir son discours il avait à son service des forces de sentiment inépuisables, la sensibilité chrétienne. Et puis soudain, était-ce son défaut d'homme du monde ou mon défaut plébéien, quand il quittait la tribune, il me décevait, redevenait trop vite souriant, gracieux, de plain-pied. Là, j'aime mieux le monstre Jaurès qui, de retour à son banc, fume encore.

Ces deux hommes, depuis les deux extrémités de la Chambre, se regardaient et, dans une certaine mesure, sans beaucoup se parler, se comprenaient. Le jour où Albert de Mun, après un long silence, au risque de sa vie, prononça son discours du Maroc, et que la Chambre debout lui voulut rendre un éclatant hommage d'estime, il me semble avoir vu Jaurès donner le signal des applaudissements. Qu'une telle minute d'entente, quasi-involontaire, au milieu de tels obstacles, est chargée de sens !

Durant cette séance de décembre 1911, tandis qu'Albert de Mun prononçait ses *novissima verba,* en l'écoutant, en subissant avec la plus vive amitié son action, en voyant son triomphe se faire, en

remarquant sur chaque banc ceux qui résistaient et ceux qui s'enthousiasmaient, j'enregistrais des impressions que je retrouve crayonnées en marge de mon *Journal officiel* du jour :

« Femmes, prêtres, publicistes, écrivais-je, vous tous qui encadrez et maintenez l'esprit et la sensibilité catholique en France, ne désespérez pas. Votre force éclate sous une mince couche qui la voile. Ce Parlement est vieille France catholique, bien plus qu'il ne croit. Il y a des obstacles et les plus graves malentendus. Mais vienne une occasion, cette assemblée se précipite, s'aperçoit qu'elle aime dans l'idéal d'un Albert de Mun infiniment de choses, se pare de lui, se plaît à se louanger elle-même en lui. Voyez, disait l'Assemblée, quelle belle chose qu'un gentilhomme français ! admirez sa courtoisie, son langage, sa tenue, sa chevalerie, sa religion. Parce qu'ils repoussent la conception théocratique d'un Albert de Mun, ces auditeurs croient n'aimer que son art. Ils se méconnaissent. L'art de bien dire, tout seul, ne gagnerait pas leurs cœurs. Chez Albert de Mun, la puissance de plaire a une source plus cachée et plus pure, dont ses auditeurs gardent à leur insu le goût. »

Voilà ce que j'écrivais au soir du discours triomphal d'Albert de Mun. De telles journées sont inoubliables ; on y peut jouir de la Chambre comme du lieu d'une grande tragédie spirituelle. Les flots d'un immense Océan, les vagues de l'histoire et les éternels instincts de notre nation composite s'y épandent, y jouent sous notre regard. C'est la beauté des grands paysages chargés d'histoire, où, pour ma part, je

trouve plus de plaisir que devant aucune œuvre d'art.

Il arrive dans la vie un jour où l'on voit à cru et à nu ce que c'est qu'un poète. Un poète, c'est un homme qui possède l'art de fixer un frisson et de donner un caractère d'intensité et d'éternité à ce qu'il sait éphémère et superficiel ; c'est un homme capable d'émotions, mais s'appliquant à les renouveler artificiellement, c'est un homme enfin qui coule une existence où les mots le dispensent des actes. Quand on a senti cela jusqu'à la nausée, on se détourne des génies individuels et l'on cherche la poésie dans la nature et dans les collectivités. Il y a une poésie des assemblées. Et, durant de longues années, il fut donné à Albert de Mun d'être un des hommes en qui cette poésie prenait une forme et une voix. Il a exprimé et fait reconnaître comme émouvantes et nobles, aux yeux de ceux-là mêmes qui croient la détester, des parties importantes de la tradition française. « Jaurès l'aurait pleuré. »

Que de telles sympathies muettes puissent se former entre des gens à qui leur dignité intellectuelle ordonne de rester éloignés les uns des autres, cela prouve que dans notre pays la spontanéité du cœur vaut mieux que les doctrines et saurait faire l'union. Beaucoup de gens qui trouveraient leur satisfaction intérieure à s'entendre les uns les autres, se resserrent, arrêtent leur impulsion première, se privent d'essor et se dénaturent. Ne pourrons-nous pas sortir de cette stérilité? Guerre effroyable, oblige-nous au milieu des pleurs et des joies du triomphe, à constater qu'à notre insu nous vivons du vieil héritage des vertus françaises et que nous n'aimons rien d'autre.

LA VICTOIRE DE L'AISNE

21 octobre 1914.

La bataille de l'Aisne s'achève, à notre grand honneur, à notre plein avantage. Et pourquoi donc ne pas l'appeler par son nom? C'est la victoire de l'Aisne. Encore faudrait-il dire les victoires de l'Aisne, car, le général Cherfils l'a justement remarqué, chaque avance, chaque tranchée conquise a représenté une victoire.

Évidemment l'imagination est déconcertée. Nos victoires de 1914, celle de la Marne et celle de l'Aisne, n'ont pas le caractère ramassé des Marengo, des Austerlitz et des Iéna du grand Empereur, journées bien dessinées et faciles à embrasser d'ensemble comme les tragédies du théâtre classique. Les victoires de Joffre, ce sont des entassements d'héroïsme et de science, un chaos de manœuvres pour celui qui n'a pas le cerveau (et les renseignements) d'un officier d'état-major.

On en peut tout de même, dès maintenant, saisir la courbe, le départ, le sommet, la fin et le bénéfice. La bataille de l'Aisne a commencé dans l'après-midi du 12 septembre. A ce moment, depuis deux jours, les Allemands vaincus sur la Marne battaient en retraite; on espérait qu'ils s'en iraient jusqu'à la Meuse; mais la sixième armée française à l'ouest de

Soissons et les corps anglais firent savoir qu'ils rencontraient une dure résistance. Le grand état-major et le généralissime comprirent que le mouvement de retraite des Allemands était arrêté. L'ennemi avait trouvé ses trous. La bataille de l'Aisne s'ouvrait.

Elle a duré environ quarante jours. Du fond de leurs terriers, menés le revolver au poing par leurs terribles officiers, les masses allemandes maintes fois ont essayé de reprendre l'offensive; elles ont fait rage sur Soissons et sur Reims; mais, de jour en jour, elles se sentirent plus dominées, et voici qu'elles doivent décamper. Après la victoire de la Marne, après la victoire de l'Aisne commence la bataille du Nord.

Nouvelle bataille, nouvel effort grandiose, mais d'un résultat encore plus certain, car, Français et Allemands, nous avons bien changé depuis deux mois et demi! Reportez vos regards en arrière, alors vous vous sentirez solides. L'avenir est facile auprès du passé. Le *Times* exprime une pensée forte et vraie quand, ayant mesuré le terrain reconquis, il ajoute : « Les troupes alliées ont pris une supériorité morale sur l'ennemi. »

Les Allemands commencent à douter d'eux-mêmes. Ils ouvrent des tranchées sur leur propre sol pour s'y aller terrer bientôt, et leurs simples soldats geignent, montrent des photographies de leurs femmes et de leurs enfants, se plaignent de leurs bourreaux d'officiers. Quelqu'un qui les a vus dans les familles où ils logent à Bruxelles me donne des détails sur ces bandes effroyables d'esclaves sous le

bâton. Par contre, est-il encore en France et dans le monde un homme sain d'esprit qui doute du triomphe des alliés?

Salut au roi Albert! Salut au maréchal French! Salut au généralissime Joffre qu'entourent nos savants et vaillants chefs d'armée! Salut au peuple admirable de nos officiers et de nos soldats et de ces mères françaises, glorieuses d'avoir élevé des héros! Salut à cette frontière mouvante que nous fait la poitrine de nos fils et qui après avoir resserré la patrie jusque sous les murs de Paris s'élargit, regagne le Nord et respire largement.

La puissance germanique sera brisée, morcelée, ramenée à la raison, et les Allemands eux-mêmes redevenus Saxons, Bavarois, Badois, protestants, catholiques et le reste, baiseront nos genoux en nous remerciant de les avoir guéris de leur coûteux délire collectif d'orgueil.

Encore un effort! Les données de cette grande lutte sont presque mathématiques et le résultat abstrait est certain : seulement les éventualités concrètes restent multiples et terriblement cruelles. Moins cruelles pourtant, on peut le croire, depuis quelque dizaine de jours. On dit que le généralissime aurait déclaré : « Je puis les déloger de leurs trous en sacrifiant tant de milliers d'hommes; je puis les déloger, à moins de frais, avec de la patience. » Et il a préféré, avec l'approbation de tous, la patience. Toute la nation, combattante et non combattante, admire et remercie Joffre et l'état-major.

Hier, dans l'*Écho,* René Bazin écrivait un article plein de vérité et d'émotion. Il disait que tous les Fran-

çais, ceux qui se battent et ceux qui gardent la maison, les fils et les parents, n'ont plus qu'une seule direction pour leurs pensées : la frontière de France, la ligne mouvante de nos armées. Depuis deux mois et demi, nous vivons avec cette frontière vivante ; nous reculons, nous remontons, nous frémissons de tout notre être ; nous cherchons tout ce qui parle d'elle, les journaux, les blessés, les lettres qui nous en donnent des détails. Ah ! puisse-t-elle être épargnée ou du moins ménagée par la blessure, cette frontière de chair ! Nous savons maintenant faire la guerre d'une manière moins coûteuse qu'au début. Nos officiers commencent-ils d'accepter de se ménager? Nos blessés sont-ils mieux soignés, mieux guéris ?

Tout à l'heure j'étais parti pour me rendre à l'appel d'une lettre officielle et pour visiter en gare de Pantin un train sanitaire chauffé, parfait, mis en marche par la Compagnie de l'Est. A mi-chemin j'ai dû m'arrêter; le temps me manquait, la nécessité d'écrire cet article me rappelait au journal. Nul doute que ce train-modèle ne soit exemplaire. Saluons un progrès !... Que le sang de France soit, à l'arrière de la bataille, ménagé, respecté, traité comme le sang des rois. Un tel sang, de paysans, d'ouvriers, de Montmartrois, de Parigots, à cette heure il assure, contre le germanisme, le salut de l'humanité qu'il a tant contribué à ennoblir.

« Que le sang de France soit sauvé et nous reconstruirons des cathédrales », disais-je au lendemain de l'incendie de Reims, et un artiste de me répondre avec désespoir : « Non, cet édifice-là, nul ne sait

plus le faire ». Soit ! nos fils ne savent plus dresser les deux tours, le portail saint et le peuple des statues, mais ils valent nos aïeux, quand ils mettent debout une suite d'actions héroïques, concertées, bâties, coordonnées, pleines d'âme, dédiées aux puissances les plus hautes, et qu'ils accomplissent les victoires de 1914. Cette guerre de la délivrance, c'est une cathédrale, bâtie par toute la nation, une haute maison de sacrifice et de triomphe où les générations ne cesseront plus de venir, en esprit, s'agenouiller.

Victoire de l'Aisne, victoire de la Marne, deux belles tours sonnantes pour la nouvelle basilique de France.



JARDIN DE MAURICE BARRÈS, A CHARMES-SUR-MOSELLE (VOSGES).

Dessin de M. DUCHÊNE.

DANS UN JARDIN DE LORRAINE

24 octobre 1914.

J'ÉTAIS arrivé au soir à Épinal, — Épinal que Senancour, l'auteur d'*Oberman,* dans une phrase évidemment insensée, cite avec Naples et Constantinople comme une des trois perles du monde et qui, je l'avoue, me plaît, à moi aussi, follement.

Le lendemain matin, à la première heure, je suis allé embrasser sur son lit d'hôpital le colonel Marchand blessé.

« Blessé grièvement ? » me demandez-vous. Comment pourrais-je vous le dire ? Il assure que sa blessure lui donne « un petit chatouillement agréable ». Insistez, il vous jurera que c'est plus commode pour courir à l'ennemi et tout de suite il voudra se lever. Ah ! quel chef ! Et si je pouvais vous rapporter tout ce que ce héros, à la fois un solitaire et un conducteur d'hommes, m'a dit de sage et d'enthousiaste ! Mais on n'interviewe pas les soldats en temps de guerre. Je dirai simplement que je l'admirais et l'aimais quand il se battait sur le Nil, et qu'aujourd'hui j'ai envers lui une reconnaissance particulière, une dette d'homme à homme qui double ma gratitude française. Il combattait au pied de la côte d'Essey, à dix kilomètres devant Charmes. Il est un des soldats que bénit la Lorraine et qui, fermant le

passage de la Moselle, permirent les opérations décisives de Joffre et la victoire de la Marne.

En quittant le glorieux blessé, je suis allé, en moins d'une heure, visiter ma maison d'enfance, que j'avais bien cru ne jamais revoir. A la fin d'août, en effet, une bonne dame était arrivée à Neuilly et tout essoufflée m'avait dit : « J'arrive de Charmes ; le canon n'arrête pas ; les hauteurs sont couvertes de notre artillerie qui garde le gué de la Moselle. L'état-major français vient d'ordonner l'évacuation de tous les habitants. A cette heure, sûrement, votre maison est par terre ».

Par terre ! pour les besoins de la défense ! Je n'ai qu'à m'incliner, mais n'en parlons plus jamais. Jamais plus je n'y retournerai. Et tâchons dès maintenant de penser à autre chose.

Aussi bien, c'était un risque que j'avais toujours su que nous courions. La trouée de Charmes, le passage de la Moselle sur Mirecourt et Neufchâteau, voilà des pays nobles, des pays de grande histoire et qui furent, en tous siècles, la route des invasions. Quand j'avais huit ans, j'ai vu la retraite de Mac-Mahon et du général de Failly, après la bataille de Frœschwiller, et tout derrière eux l'arrivée odieuse des Prussiens.

Nous sommes un des chemins mystérieux du monde, la route de l'esprit, le sentier de guerre où le germanisme toujours a tenté d'assaillir la civilisation de Rome et ses héritiers. Destinée fatale, établie de toute éternité, de même que sur nos têtes, chaque automne, c'est le grand passage des oiseaux qui émigrent. Buffon en dit quelque chose et Tous-

senel prétend que les enfants de Lorraine s'entraînent à la dureté en dressant des pièges, des « tenderies », aux petites bêtes. Non ! les enfants de Lorraine sont fermes et guerriers parce que, d'âge en âge, toujours ils ont subi et repoussé l'assaut de la bête puante de Germanie.

Donc une bonne femme s'en vint me raconter que je n'avais plus de maison. Mais elle avait trop vite couru, et l'avis d'évacuation qu'elle m'apportait avait été, grâce à l'heureuse issue des batailles lorraines, rapporté dans les vingt-quatre heures. Ma maison d'enfance et mon joli jardin fleurissent toujours au bord de la Moselle. Au creux de la route, les voici qui m'attendent. Voici le seuil aimé, tous mes livres, et ma table de travail, d'où j'aperçois la rivière intacte.

Celui qui revient après une année dans la maison de ses parents voit son esprit se resserrer sur les souvenirs de famille, mais, ce mois-ci, la famille embrasse tous les compatriotes. Et je vais tout droit jusqu'à la mairie.

« Bonjour, monsieur le maire ; eh bien ! les Prussiens ne sont tout de même pas arrivés dans Charmes ?

— Ils n'en étaient pas loin ! Le 23 août, à onze heures du soir, on installait nos mitrailleuses à l'entrée du pont ; on massait les autobus pour faire une barricade. Nous ne dormions plus, crainte d'alerte, et nous ne mangions guère. Toute la journée, nous voyions passer les gens des campagnes fuyant leurs villages. A dix kilomètres d'ici, entre Saint-Rémy et Rozelieures, on se battait furieusement. Ah ! nous avons été bien défendus ».

Et tout aussitôt le cantique s'élève, l'action de grâce que j'ai entendue sur toute la Lorraine en l'honneur des armées du général de Castelnau et du général Dubail.

« Mais, ajoutent mes concitoyens, nous n'avons rien ménagé de nos peines pour les blessés. Pendant trois jours, ceux qui avaient auto ou voiture ont fait la navette, sans arrêt, de nos neuf ambulances au champ de bataille. Et nous avons reçu du major en chef une attestation qui déclare qu'à Charmes les secours ont été donnés mieux que partout ailleurs. Grâce à nos brancardiers, Charmes a sauvé la vie, c'est le major qui le dit, au moins à huit cents soldats ».

J'écoute et j'enregistre avec un grand bonheur les services que nos amis ont pu rendre à ceux qui nous servaient si magnanimement. Puis l'on me donne des nouvelles des enfants du pays qui sont à l'armée. Je salue d'ici les parents des morts, je félicite les blessés, les vaillants combattants portés à l'ordre du jour, et mon cher ami le capitaine Blaison, nommé commandant pour faits de guerre sur le champ de bataille.

Le cœur angoissé, je suis revenu me promener une demi-heure dans mon jardin tout rempli du frémissement d'une radieuse journée d'octobre et du parfum des dernières roses. Les allées sont toutes jonchées du grand corps des peupliers et des mirabelliers que nos soldats ont abattus pour mieux ajuster leur tir. Adieu, beaux arbres, mes amis, compagnons de cinquante années, qui avez l'honneur de souffrir à la suite de l'élite humaine et d'associer à

nos peines le monde végétal. Je me laissais envahir par cette émotion, difficile à renfermer dans quelques froides lignes, où nous précipite la masse des souvenirs de notre enfance, suspendus comme des nids d'hirondelles au toit de la vieille maison. Aucun vent, et les feuilles fragiles par un dernier lien tiennent encore aux arbres. Charmante minute immobile, extrême instant de l'âme précaire des jardins. Ah! que j'aurais aimé demeurer là et qu'il y fût permis sans indignité de respirer tant de beauté! Mais nos frères sont dans les tranchées, au péril, sous les froides nuits, et tout plaisir, cette année-ci, est vilenie. J'aurais trop peur de me paraître à moi-même ingrat envers les gens héroïques qui nous ont gardé cette divine douceur, cette paix d'un jardin d'octobre en Lorraine. Je retourne au travail, je retourne à Paris. Mais pas avant que j'aie coupé mes roses pour les porter, ce soir, au colonel Marchand, sur son lit d'hôpital.

« Regardez-les un instant, mon colonel, un seul instant, car leur parfum pourrait gêner votre nuit, mais elles veulent vous dire, dès ce soir, qu'à Charmes on vous remercie ».

SAINT-DIÉ
OU LE « TROU DE LA MORT »

27 octobre 1914.

Jusqu'ici le récit de mon voyage nous a menés à Belfort, à Épinal, deux places que leurs forts et l'activité savante de leurs gouverneurs rendent imprenables (en sorte que les jeunes officiers se désolent d'y passer des jours paisibles), et quand nous sommes allés jusqu'à Charmes, ami lecteur, c'était la rive gauche de la Moselle où les Allemands n'ont pas pu mettre le pied. Maintenant, si vous voulez me suivre, nous allons parcourir les parties de la Lorraine où a passé le flot envahisseur et qui nous offrent un double spectacle inouï, un contraste admirable d'anéantissement matériel et de force morale.

C'est un matin que par les vallées trempées de brouillard je suis allé d'Épinal à Saint-Dié, ville ouverte que les Allemands trouvent spirituel de bombarder un peu chaque jour.

Route charmante, spectacle égayant d'un petit lac où une demi-douzaine de braves gens, bien enfouis sous leurs cabans et assis sur leurs pliants, avec un sérieux imperturbable, pêchent à la ligne, au son du canon ! Mais à partir de Rougeville, et quand nous approchons du gracieux cirque fores-

tier où repose Saint-Dié,,voici des maisons écroulées et calcinées, et les prairies serrent le cœur, toutes semées de trous d'obus et de tombes aux fleurs fraîches, dont la croix de bois est coiffée d'un képi. Nous arrivons, sans qu'aucun projectile se soit amusé à poursuivre notre automobile. Et nous trouvons les trente premières maisons de Saint-Dié, à notre gauche, celles qui forment le quartier de la Bolle, crevées, sans toitures, voire anéanties.

« Mais oui, nous dit le sous-préfet, chez qui nous allons tout droit. Ils nous ont bombardés, puis sont venus nous brûler à la main une centaine de maisons. Aujourd'hui encore, installés à une dizaine de kilomètres, sur la pente derrière le col de Sainte-Marie, ils nous envoient chaque jour, à leur heure, une quantité variable de projectiles, de vingt à soixante-dix par seconde. Mais pour eux-mêmes, je vous prie de croire, tout n'a pas été facile. Un de leurs officiers appelait Saint-Dié, le « trou de la mort ». Voulez-vous voir les choses de près? »

Il nous mène à la mairie. On cause. Nous le menons chez l'évêque. On cause. Et bientôt évêque, sous-préfet, adjoints, nous voilà déambulant par les larges rues construites en grès rouge. Ah! si vous entendiez les récits de ces messieurs, tandis que la voix du canon tonne dans la montagne! C'est un ensemble d'une belle allure simple, avec des accents qui ne trompent pas. Mais je crains de mal transcrire des faits qu'il leur appartiendra de noter, et je veux, seulement, quand les couleurs de la guerre sont encore fraîches, admirer la paisible solidité de tous ces vaillants.

Sur notre passage, il me semble qu'on s'étonne un peu.

« Dame ! me dit l'adjoint, un évêque, un sous-préfet, un radical comme moi et puis vous, il y a longtemps qu'on n'a pas vu une société aussi panachée sur les trottoirs de Saint-Dié. »

C'est aux Allemands que nous devons cette union, générale aujourd'hui en Lorraine, et qui depuis quarante-quatre ans n'aurait jamais été troublée sérieusement sans les excitations d'une politique étrangère à notre province. Les Lorrains ont toujours été prêts à se connaître comme un seul organisme et à marcher bien étroitement unis, parce qu'ils ont toujours senti les manœuvres et les efforts de l'Allemagne pour les subordonner. L'obusier qui depuis un demi-siècle les visait tire maintenant sur eux. Foin des beaux conseilleurs de dispute. Et vive tout ce qui nous fournit un lien social : patriotisme, armée, religion, autorité ! Vive l'amitié et l'entr'aide de guerre !

L'aimable sous-préfet de Saint-Dié m'a invité à déjeuner.

« Où voulez-vous que nous allions ? me dit-il. A l'hôtel Terminus, près de la gare ! Il y tombe des obus, mais on y mange bien.

— Vous me rendez gourmand, monsieur le sous-préfet. Allons au Terminus ».

C'est vrai qu'il n'y a plus une vitre aux fenêtres, par lesquelles on aperçoit, en face, la pauvre gare écroulée. Mais nous déjeunons fort agréablement avec les meilleures boîtes de conserve de la maison. Et puis, Henry Boucher, le sénateur des Vosges,

nous a rejoints, tout botté, courageux, allant, un vrai jeune homme, qui a fait la guerre en 1870 dans ces mêmes lieux où ses trois fils aujourd'hui se battent, et ce maître conteur nous raconte des histoires.

Il veut nous mener au château de Spitzenberg, une vieille ruine du XII[e] siècle perdue sur un escarpement de la montagne, et qui vient d'être le centre d'une de ces batailles héroïques, plus inconnue de nous tous que les batailles d'Hugo de Spitzenberg, où nos admirables soldats accomplirent des prodiges qu'en vérité l'on nous cache trop.

« Venez, vous verrez les tranchées, les armes jetées, les traces encore fraîches d'une action formidable qui s'est terminée par une ruée à la baïonnette à travers les pierres féodales. Un tel site, sous ce décor de pluie, et puis ce mélange des époques guerrières, ah ! j'ai été saisi ».

Un officier l'interrompit :

« Monsieur le Sénateur, on pouvait aller au Spitzenberg hier ; aujourd'hui, ce n'est pas à faire. Demain ou après-demain, l'accès, je pense, en redeviendra libre. »

Je ne peux pas attendre. Je vais donc m'en aller, par une route un peu sinueuse, à Raon-l'Étape, Baccarat, Gerbéviller, Lunéville, et puis gagner Nancy à travers le champ de batailles lorrain. Je côtoyerai des cantons que recouvre encore le flot mouvant des ennemis. Qu'est-ce qu'on trouvera dessous ces Prussiens quand ils vont s'en aller ? La région déjà déblayée ne nous parle que de villages détruits et de braves gens assassinés, et tous les

récits qu'on me fait à Saint-Dié m'annoncent que je vais voir la Lorraine d'il y a trois siècles, la Lorraine de la guerre de Trente Ans. Mais je sais que les malheurs de ma province lui donnent plus de beauté qu'ils ne lui en enlèvent.

Il m'est arrivé parfois de me rappeler les rôles que nos petites villes lorraines jouèrent et dont elles n'ont plus l'ambition, et de regretter qu'elles fussent peu passionnées et avides d'action. Mais dans leur petit destin l'âme reste forte. On le voit dès qu'elles sont touchées, réveillées, réchauffées par les choses guerrières. Nos froides petites villes lorraines, pour être interprétées tout à leur avantage, doivent être vues à la lueur du péril allemand. Cette nécessité éternelle les ranime, les raffermit et, miracle auquel nous allons assister, ouvre leur cœur un peu contracté.

LA RUÉE DES INFÉRIEURS

29 octobre 1914.

De Saint-Dié, nous allons à Raon-l'Étape, en passant par la Voivre. C'est un des villages où les Allemands ont tué le curé.

Quand ils l'emmenèrent, une vieille femme le vit et cria : « Oh! mon Dieu, monsieur le curé! » Il dit : « Je suis ces messieurs de bonne volonté. » Peut-être qu'il espérait les apaiser, ou bien qu'il leur pardonnait sa mort. Son crime, c'est qu'ils venaient de trouver chez lui une carte d'état-major. La vieille femme se mit à marcher derrière. Et comme elle gémissait, ils la saisirent. Un vieil homme est intervenu pour qu'on la lâchât. Ils l'ont empoigné, lui aussi, et les ont menés tous trois près d'une haie. Alors le curé a dit : « C'est le moment de prendre son chapelet. » Il s'est agenouillé au milieu et les deux vieilles gens de chaque côté. Et au bout d'un moment, quand ils armaient leurs fusils, il a chanté sur eux trois le *Libera nos, Domine*. Les Allemands ont tiré sur lui seul et renvoyé les deux autres.

Voilà ce que raconte la vieille femme.

De la Voivre, j'ai continué mon chemin sur Raon-l'Étape. Je passais à la hauteur du col de la Chipotte. C'est une charmante gorge forestière que

j'admire chaque fois que je la franchis pour aller depuis Charmes m'asseoir à la table de Charles Sadoul, à Raon-l'Étape. On vient de s'y battre pendant des jours et des jours. Les Allemands voulaient forcer et n'ont rien ménagé pour y arriver. Nous nous contentions de tenir bon. On s'y brisait les dents des deux côtés. Là fut le nœud d'une situation qui s'est enfin dénouée selon notre volonté et pour notre salut. Mais à quel prix ! Douze mille cadavres attristent pour jamais cette vallée et ses pentes. Mon ami Baldensperger, professeur à la Sorbonne, un Vosgien qui défendait là sa terre natale, m'a écrit une belle lettre sur cette bataille de la Chipotte, nom ridicule d'un lieu devenu tragique.

Je ne puis pas exprimer quelle est mon émotion en parcourant sous une pluie de cimetière ces espaces qui me sont familiers et que je ne reconnais plus. Ils ont changé d'âme. Ils étaient pour moi des lieux d'agrément paisible, des journées de ma jeunesse et des images de vacances. Je les traversais pour aller voir mes amis. Mes amis maintenant s'y battent, ou bien y sont malheureux. Ce plateau lorrain que j'aime n'est pour moi aujourd'hui qu'une grande étendue de tristesse. Nous avons toujours travaillé pour ennoblir l'idée de guerre, mais les Allemands y ajoutent des salissures.

Qu'ont-ils fait du pauvre Raon-l'Étape, construit de pierre rose, sous la montagne, près de la rivière ? Les maisons de mes amis, Charles Sadoul, le directeur du *Pays lorrain*, et Louis Madelin, l'historien, qui, l'un et l'autre, sont à l'armée, demeurent heureusement debout, mais les quartiers de l'Hôtel-de-Ville

et du faubourg de Saint-Dié ont été incendiés méthodiquement. Pourquoi ? Parce qu'ils abritaient les dirigeants des sociétés de tir et de préparation militaire, suppose Émile Hinzelin.

Un matin, le courrier de la vallée de Celles en arrivant à Raon, comme d'habitude, vers les huit heures, annonça que les Bavarois, descendus des pentes du Donon, venaient de tirer sur sa voiture et qu'ils le suivaient de près. Ils arrivent, musique en tête, et envoient au hasard force coups de fusil. Chacun s'est terré dans sa cave. Mais justement c'est là que nos pandours se précipitent. Ils boivent, ils pillent, ils tuent, ils brûlent. Le ministre de la Justice qui vient de parcourir ces régions a pu hier déclarer : « ... Les détails de cruauté sauvage, de stupide vandalisme sont tellement nombreux qu'il faut renoncer à les énumérer. Incendies volontaires et inutiles, habitants poussés dans les flammes, vengeance sadique exercée sur des innocents, sur tous les êtres faibles... » Imaginez les hurlements, toutes les scènes de l'alcool, du feu et de l'enfer, et un pédant de général qui se promène le long de la rue, en répondant aux supplications des femmes : « Que voulez-vous ? C'est la guerre ! » Cependant les femmes-voleuses des officiers emballaient tout et le faisaient porter dans un train spécial qui chauffait en gare. Pour finir, l'orgie la plus crapuleuse ronfla avec accompagnement de pianola et de gramophone.

Elle a laissé dans tous les logements une lie écœurante. J'ai déjà montré *les Ivrognes sur le charnier*, les médecins et infirmiers laissant leurs propres

blessés à demi charcutés et terrifiés au milieu des cadavres défaits.

Pour bien connaître et sentir la tragédie de Raon-l'Étape, il faut donner un pendant aux brutalités allemandes et à l'ignominie des princes de leur science ; il faut s'arrêter sur un cas exemplaire de la noblesse et de la délicatesse françaises dans les classes les plus modestes. Veuillez écouter ce que faisait et pensait dans ce même pays, au cours de ces semaines honteuses, une jeune fille, presque une enfant. Sa lettre qu'on va lire m'a ému. Dans sa naïveté, elle peint les malheurs de la guerre tout comme une gravure de Callot. O Lorraine éternelle, terre foulée sans trêve et féconde en mâles beautés !

La jeune Hélène Payeur, dont le père, garde forestier des environs de Raon, est sous les drapeaux, s'est trouvée séparée de sa mère par la bataille, et durant un mois est restée seule au milieu des bouleversements. Vous allez voir comment cette enfant de quinze ans et demi a protégé sa sœur, Rita, âgée de sept ans et demi, et son frère Robert qui n'a que cinq ans. Écoutez et dites-moi si c'est simple et beau :

Maison forestière de Cénimont,
par Sainte-Barbe.

« Monsieur,

« Je m'empresse de répondre à votre lettre que j'ai reçue avec plaisir. Je vous dirai que nous sommes tous à la maison forestière. Maman, dont nous avions été séparés dans la bataille du 25 août, est rentrée le 21 septembre ; elle a été jusqu'à Fontenay. Quant à moi, je suis allée jusqu'à Sainte-Barbe avec elle, j'y suis restée un jour et une

nuit, jusque quand les troupes allemandes sont arrivées. Nous avions emmené notre plus beau linge et notre vache. Quand Sainte-Barbe fut tout en feu, ils ont brûlé notre vache et m'ont défendu de la sauver. Je suis restée seule avec Rita et Robert pendant une heure de temps, qui ne cessaient de pleurer. On ne s'entendait plus par le bruit des canons et des balles. Je me suis sauvée à travers les champs et les balles. Les Allemands me disputaient, mais ils me laissèrent passer à cause des enfants.

Je gagnai Baccarat à travers bois. Mais une bataille s'élève et je tombais sur mes jambes par la frayeur des balles. Je marchais toujours, malgré la défense des Allemands. J'arrivai à la Chapelle quand une grande bataille éclata au-dessus de Thiaville, je passai tout de même. J'arrivai à la maison qui était complètement pillée. Je me suis mise aussitôt à nettoyer pour pouvoir me loger. Je n'avais rien à manger, mais enfin les Prussiens sont venus faire leur cuisine chez nous et nous ont fait manger avec eux. Ils ont fait périr l'autre vache chez nous. C'était une peste, car notre vache était à l'écurie et un cheval dans le fossé au bord de la route. Il a fallu que je fasse enterrer tout cela en me plaignant aux officiers. Ils ont pris tout notre seigle, et notre blé qui n'était pas battu, ils m'ont défendu de le rentrer. Ils ont pris tout notre linge pour leurs blessés et nous n'avons plus rien à nous mettre. Rita et Robert marchent pieds nus. Ils ont arraché toutes nos pommes de terre et je n'ai rien eu à dire.

« J'étais en souci, car je n'avais plus rien et je ne savais pas où maman était. Tout est triste en ce moment pour nous, car il faut travailler et ne rien gagner. Il y a trois mois que nous ne touchons pas un sou. Enfin, s'il fallait tout vous dire, je n'en finirais pas.

« Nous avons reçu des nouvelles de papa il nous dit qu'il va bien ; mais il ne nous dit pas où il est. Maman l'a vu à Gircourt lorsqu'il partait pour le Nord.

« Quant à la petite baraque de chasse, il ne reste que le fourneau ; les fenêtres sont cassées et il y a beaucoup de tombes allemandes autour. Nous avons encore la nappe,

mais heureusement que nous l'avions cachée au bois avec un plumon. La maison forestière de notre brigadier est brûlée ainsi que celle de Miclo et celle de Marchal.

« Notre petit chien est disparu et nous ne savons pas quelle fin qu'il a pris... »

Petite fille courageuse, tranquille et charmante ! Elle est digne des soldats qui, dans le même temps, couvraient le passage de la Moselle et parmi lesquels combattait son père. Elle a dans les veines le sang de Lorraine. Quelle simplicité, quel accord harmonieux entre le sentiment et la raison ! Quelle mesure dans l'imagination ! En regard du brutal appétit des barbares dans leur fange de Raon-l'Étape, comme elle rayonne, la pureté de cette jeune fille, mère de famille sur la montagne ! Je salue cette évidente supériorité du cœur, qui, le jour où elle s'allie à la supériorité de l'intelligence, crée le génie français.

Et c'est cela que les Allemands veulent écraser pour plusieurs motifs, parmi lesquels une effroyable jalousie.

Quand nous parlons de leurs assassinats dans la région de Raon, quand nous notons qu'ils ont fusillé le curé de la Voivre, le curé de Louvigny, le curé et le maire d'Allarmont, et tant d'autres, comme nous le verrons, est-ce que vous comprenez bien que ce sont des inférieurs qui massacrent leurs supérieurs ? Une basse race se précipite sur des êtres de meilleure qualité et cherche à frapper ceux qui ont de l'ascendant moral. Voilà ce que je distingue avec certitude et qui me révolte, m'inonde de tristesse dans ma journée de Raon.

On m'avait dit qu'un abbé de cette petite ville avait été admirable, était resté solide au poste, tandis que la plupart des habitants, le curé et le maire entre autres, et d'ailleurs fort honorablement, avaient suivi l'autorité militaire qui ordonnait d'évacuer. Je demandai à le saluer ; on courut l'avertir et je vis arriver deux prêtres. Ma foi, dans l'embarras, je m'adressai à l'un et à l'autre :

— Je suis heureux de vous présenter mes respects. Je sais que vous avez été admirables.

— Pas moi, dit le curé. C'est lui.

Et paisiblement, du pouce, il me montrait son jeune collaborateur.

Quels types! Quels gens solides ! J'ai toujours discerné et aimé la qualité de mes compatriotes, mais aujourd'hui les événements sont venus exciter et faire sortir ce qui reposait dans leurs cœurs, toute une réserve de vertus qui, sous des couleurs un peu froides et pauvres, constitue le génie de cette nation militaire sans panache.

Et c'est une humanité si parfaitement estimable que l'on vient torturer et massacrer, contre le droit de guerre, sans utilité stratégique, dans nos villages ouverts ! Ce peuple allemand est resté brutal et barbare, en dépit de tout ce qui aurait pu le civiliser ; il le sent ; la jalousie s'est mise en tiers, avec le dépit de n'être pas à Paris et avec l'esprit de concurrence économique, dans cette guerre d'extermination.

Je voudrais que l'on publiât les noms des officiers généraux allemands qui ont présidé aux crimes de Raon-l'Étape, les ont ordonnés, ou simplement

tolérés. Ces officiers relèvent de nos tribunaux et sont passibles de la peine de mort. Aucun traité de paix ne peut les amnistier, et, pour l'honneur et l'intérêt de la civilisation, notre justice doit informer régulièrement, et se poursuivre contre de tels malfaiteurs.

DANS LES RUINES

30 octobre 1914.

Je continue de visiter mon pays dans le malheur. Toute une journée encore dans les ruines et les tombes, ruines des villages de mon enfance, tertres plantés d'une baïonnette et marqués par une croix que coiffe un képi. Mais sur toute cette mort flotte une âme vivante et qui communique une vie immortelle.

Je dépasse Baccarat, tout effondré autour de son église, et gagne les hautes solitudes de Domptail, d'où l'on embrasse le mieux, en dépit de la brume, l'immense champ des batailles de Lorraine. Des tranchées et encore des tranchées lugubres, dans la terre glaise, et des troncs d'arbres mutilés. Sans rencontrer âme qui vive, au milieu des clairières toutes fraîches et des petits bois encerclés de ronces artificielles, déchiquetés par la mitraille, notre voiture gagne un débris de village où nous nous arrêtons de stupeur douloureuse, pour essayer de saisir s'il y a encore un souffle de respiration dans ce cadavre. Où suis-je? Et quel était votre nom, village malheureux? Personne à questionner. Et déjà le brouillard du soir, de l'hiver et des deuils commence à recouvrir la plaine. Mais quelle est cette forme étrange qui, d'un pas accablé, à travers les

champs, regagne ces ruines? Est-ce une femme ou bien un prêtre? Allons le lui demander.

C'est un prêtre. Il porte sous son bras un linteau, une fenêtre brisée, un morceau de tapis souillé.

— Quels sont, monsieur le curé, ces trésors?

— Je viens des tranchées. Nous y cherchons nos affaires que les soldats y ont emportées pour se mettre à l'abri.

Et le voilà qui nous raconte l'histoire de son village. Vous êtes à Saint-Pierremont. Dix habitants y étaient restés. Ils ont subi tous les tourments et n'ont pas eu de pain pendant douze jours.

Il veut à tout prix nous faire entrer chez lui.

Dans ce qui fut sa maison, il a placé, au-dessus de sa tête, pour lui servir de toit, deux, trois volets qui reposent sur les murs à demi rasés. Et là dedans, fort poliment :

— Que vais-je vous offrir, messieurs?

C'est d'un courage et d'une gentillesse à l'embrasser.

— Ma foi, monsieur le curé, j'accepte, pour la curiosité de voir ce que peuvent contenir vos armoires!

Il faut bien qu'il avoue qu'il n'a rien. Nous causons; l'échine un peu courbée, à cause des planches trop basses du toit, mais qu'il a l'âme haute, ce prêtre rentré dans sa paroisse, où seuls subsistent le nom et le devoir!

Les avoines et les blés ont germé sur pied; le piétinement de la guerre a détruit les pommes de terre; les betteraves arrivent à maturité, mais on ne pourra pas les rentrer, faute d'hommes et surtout

de chevaux. Les gens craignent d'aller aux champs parce qu'ils y font éclater, au moindre heurt, des projectiles fichés en terre et qui fracassent tout. Tant pis! il se tient à son poste.

— Monsieur le curé, allons voir votre église.

C'est une passoire, où le ciel prodigue sa pluie.

— Monseigneur m'interdit d'y célébrer l'office. Trouvez-vous qu'il a raison ?

— Eh! mon cher monsieur le curé, allons continuer la conversation dehors. D'une minute à l'autre, votre église va nous tomber sur la tête.

Mais aucune réalité n'affecte, n'entame ce curé-soldat, ce survivant de la bataille. Il vit dans le monde des idées et des sentiments, avec les personnages invisibles qui flottent sur nos têtes. Je ne le sens touché que pour me dire :

— Il y en a qui viennent photographier. Cela me fait de la peine. Prendre notre misère, mon église ruinée!

A ce moment, j'éprouvai une vraie terreur que mes compagnons ne fussent en train de prendre une série de clichés. Allons! monsieur le curé, votre misère vous met à l'honneur. Votre village, votre église sont des grands blessés de la guerre. Et tous les Français, cléricaux, anticléricaux, indifférents, se sentent vos amis dans la niche à chien que les Prussiens vous ont faite. Adieu, au revoir, et vive Saint-Pierremont!

Nous roulons de nouveau, et de nouveau des ruines. Je voudrais bien serrer la main des paysans de Magnières, mais la journée s'avance et je passe avec un remords, en emportant l'image inoubliable

de leur église délicate et tragique, tout ajourée par la mitraille.

Pourquoi cet acharnement sur les curés, qu'on remplacera, et sur les belles églises que nul ne sait plus construire? Je regardais le ciel couvert de nuages et de grandes fumées noires. Déjà l'odeur commence à se dissiper, l'odeur effroyable qui se dégage des maisons écroulées, sous lesquelles gisent des cadavres de bêtes et de gens, et l'on amassera de la terre sur les tombes trop peu profondes, mais n'y aura-t-il plus, la nuit, dans ces villages qui se sont battus pour la France, la grande forme noire du clocher? A travers le corps du pays, à travers les maisons, les industries et les fortunes, les Allemands cherchent à atteindre l'âme. Écoutez ce grand mot qu'ils disent aux curés : « Vous êtes l'âme de la résistance. Nous allons vous fusiller. » Ils voudraient éteindre la flamme. Eh bien! ils la feront surgir!

Et maintenant, j'arrive au sanctuaire de nos ruines lorraines, au centre de ce vaste temple du patriotisme qu'est devenue la Lorraine dévastée. J'arrive à Gerbéviller, où l'horreur est sanctifiée par la charité.

Gerbéviller-la-Martyre! Une ville tout entière est là, sous notre regard, sans toit, dressant les moignons de ses murs calcinés, recevant la pluie par toutes ses plaies, immobile, muette, désertée, effroyable. C'est Pompéi, mais une Pompéi notre parente et qui nous demande vengeance. A Pompéi, il y a moyen de bâiller; on nous explique trop de choses. Ici, ce soir, dans cette brume, mon cœur est

contracté par un sentiment simple : comme nos frères ont dû souffrir! Quand il y avait l'atmosphère, l'horreur, les hurlements, la flamme, les morts, toute la musique, tout l'enfer, qu'est-ce qu'ils ont subi? Et le château, dans son parc charmant, qu'est-il devenu? Le voilà : un chicot noirâtre derrière ses hautes grilles tordues et sur un décor de belles frondaisons qui retournent à la libre nature.

Je ne résiste pas au désir de faire quelques pas dans ces parterres ruinés, où jadis je me suis promené avec tant de plaisir. Dans leurs demi-ténèbres, je croise un gamin qui s'en va d'un pas ferme en sifflant. Il est vêtu d'une tunique de fantassin français. Qu'ai-je besoin de rien lui dire? J'ai tout mon renseignement, à le voir vigoureux, joyeux, militaire, bien allant, vêtu de la défroque d'un mort. Bel héritier, salut!

« Et les Prussiens? lui dis-je.

— Y m'ont fait deux heures prisonnier. »

Il s'éloigne en sifflant derechef une marche. Et moi, je m'en vais à la recherche des femmes qui furent les anges de ces ruines.

L'AME DES RUINES

4 novembre 1914.

Me voilà donc, au soir tombant et sous la pluie, dans les ruines de Gerbéviller-la-Martyre, qui cherche les religieuses portées à l'ordre de l'armée par le général de Castelnau.

— Vous voulez voir la chère sœur Julie? Il n'y a pas à vous tromper. C'est la maison qui reste, en montant, à votre main droite.

La maison qui reste! La voici : une maison sans cachet, mi-paysanne, mi-bourgeoise, et la salle à manger, où j'attends quelques minutes la sœur, est ornée d'une suspension en camelote de bazar. Je suis bien content de cet ensemble sans grâce, commun. Je vais voir en pleine vie médiocre un fruit né de la circonstance.

Mais voici Mme Julie Rigarel, en religion sœur Julie, celle-là même que le général a glorifiée, que le préfet est venu embrasser, à qui le sous-préfet a conféré provisoirement tous les droits du maire.

— Ma sœur, avec un grand respect, le président de la Ligue des Patriotes vous salue.

Et j'explique à la noble femme que je parcours la Lorraine pour me renseigner sur les vilenies des Allemands et sur les mérites de mes compatriotes.

Je distingue mal ses traits, dans la faible lueur

que donne la petite lampe à pétrole de la suspension. Je vois seulement que c'est une personne un peu forte, débrouillarde, parlant vite, avec beaucoup d'accent, pareille à toutes les religieuses et à beaucoup de dames de nos petites villes, mais demeurée plus rustique et rayonnante de bonté.

« Mais, qu'est-ce que j'ai donc fait pour qu'on s'occupe de moi comme ça ! Les sœurs de Saint-Charles sont hospitalières, je ne devais pas agir autrement. »

Les sœurs de Saint-Charles ! la congrégation lorraine par excellence, une vieille fondation de notre duché. De par leurs lettres patentes, du XVIIe siècle, elles avaient mission de prier pour la conservation et la prospérité de la maison de Lorraine. Elles viennent de bien servir l'honneur du peuple lorrain.

« Soit ! ma sœur, vous n'avez rien fait qui soit extraordinaire pour une sœur de Saint-Charles. Mais des choses extraordinaires, vous en avez vu.

— Ah ! j'en ai vu ! La grande fusillade et le bombardement, ce fut le 24 août, de neuf heures du matin à neuf heures du soir. Dans la nuit du 23 au 24, on nous avait envoyé des petits alpins pour défendre le passage. Une cinquantaine, et si jeunes, des enfants. Ils se battaient. Nous recevions des bombes, des balles. Le maire leur dit : « Mes enfants, vous ne pouvez rien, ils sont trop nombreux. Et vous allez exposer le village. » Ils répondirent doucement : « Le général nous a donné l'ordre de tenir jusqu'au bout. » Et ils tinrent jusqu'au soir, où l'infanterie allemande arriva dans le centre de la ville. A ce moment, ils réussirent à se glisser à ras

de terre et puis par-dessus les murs du cimetière, sans que les Allemands les vissent. Alors ceux-ci s'en prirent aux gens de la ville. Ils entraient dans chaque maison en frappant et chassant tout le monde. Un officier arriva chez moi avec des soldats. Il monta chez mes blessés. Les pauvres petits tremblaient. Et moi, je me suis mise entre eux et lui, et je disais : « N'y touchez pas! ils sont blessés. » Alors il allait à chaque lit et jetait, lui-même, la couverture à terre, pour voir les pansements. Il avait un revolver dans une main et un poignard dans l'autre. Je le suivais, je le précédais. Ah ! j'étais effrontée. J'en suis encore étonnée. Comment ai-je osé? Je ne savais pas alors qu'ils étaient en train de tuer et de martyriser des femmes dans le village. »

Elle me donne des détails sur les crimes des Allemands contre les personnes, et, soudain, épouvantée par les images qu'elle réveille :

« Croyez-vous qu'ils reviendront? me dit-elle. Oh ! j'ai peur! »

Cette interruption est belle; elle laisse voir la nature sous l'excellence de la religieuse.

« Ils vous ont épargnées, vous et vos religieuses, ma sœur?

— Je soignais leurs blessés comme les nôtres. C'est mon devoir de sœur de Saint-Charles. J'ai le droit de préférer les nôtres, mais, eux, je les soignais également. Tenez, le 25 août, nous avons eu 258 blessés prussiens, et personne pour les soigner. « Et vos majors? leur disions-nous. — Ils nous ont abandonnés ». — Nous les pansions. Nous ne savions rien faire de savant. Il y en avait un, ses deux

doigts pendaient : je les ai coupés avec mes ciseaux. C'est à Roselieures surtout qu'ils ont été massacrés par notre 75. Ils n'avaient plus de mollets, plus de joues, plus de côtes.

— Se plaignaient-ils ?

— Non. Ils disaient : « Ça me brûle. » « Ils étaient entrés à Gerbéviller, le 24 août, le soir, je vous l'ai dit. Eh bien ! le 28, à cinq heures du soir, les Français rentraient. Vous pensez quelle lutte, et qui a duré, sans discontinuer, jusqu'au 13 septembre, à huit heures du soir. C'était la bataille toujours, le duel d'artillerie, la mitrailleuse surtout, ce que nos gens appellent le moulin à café. »

La sœur me donne un tas de renseignements que je laisse glisser à terre pour recueillir seulement ce qui me la fait connaître elle-même. Ce n'est pas le désastre de Gerbéviller que je lui demande ; j'ai vu les ruines ; et ce n'est pas non plus le récit du combat : il faudrait le placer dans le centre des opérations. Je suis venu pour la voir, elle-même, pour voir une personne qui possédait à son insu une puissance héroïque et qui s'est révélée dans un mouvement d'enthousiasme quand cela fut nécessaire.

« Monsieur le curé, me dit-elle, avait été emmené par les Allemands. L'église brûlait. Alors l'idée m'est venue soudain que le ciboire était en danger. J'ai couru le prendre dans le tabernacle, je l'ai apporté ici, et m'étant mise à genoux, je me suis communiée. »

Ici, dans cette salle, sous la suspension dorée ! Ce tableau m'explique la sœur Julie : une nature excel-

lente, formée divinement. Je me trouve en présence d'une personne de la campagne, pleine de bonté et d'esprit pratique, mais tout cela rehaussé par le sentiment mystique.

Tandis que nous causions, d'autres sœurs, des infirmiers, des officiers, des soldats et puis des éclopés, des réfugiés, parmi lesquels des enfants, et quelques-uns des pauvres habitants revenus dans les ruines sont entrés, l'un après l'autre. Ils m'expliquent qu'ils ont fini d'enterrer les morts de la bataille et que le lendemain matin, au milieu des tombes, on dira pour eux une messe en plein air. Ils me demandent d'y prendre la parole; la sœur Julie insiste, et moi, j'en décline l'honneur, non certes que je veuille m'épargner un petit effort, quand il s'agit de gens qui se sont fait tuer, mais parce que je me sens indigne d'un si grand rôle réservé dans mon esprit aux prêtres, aux soldats, à ceux qui ont souffert.

« Vous auriez fait plaisir à tous ».

Ce mot de la sœur Julie me poursuit dans l'obscurité où je me retrouve, tandis que la voiture, une fois encore, nous fait traverser les ruines et court vers Lunéville. Je songe au service qu'elle nous rend en manifestant la générosité morale de notre nation auprès des horreurs allemandes. C'est par elle que l'on comprend le cri de l'orateur sacré : « Les mains élevées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que les mains armées de piques et de lances ». Il est certain que cette religieuse qui soigne les assassins eux-mêmes, sur le lieu de leurs assassinats, lorsqu'elle est la fille et la sœur des victimes,

vous a une autre allure dans Gerbéviller que les *Ivrognes sur le charnier* dans Raon. Souhaitons qu'elle soit vue dans les décombres de sa ville, cette âme rayonnante de femme française, par les Américains et par les nations neutres qui balancent entre la France et l'Allemagne. Mais qu'avais-je besoin, tout à l'heure, d'opposer à son désir mes scrupules ! Elle a organisé une belle cérémonie ; elle trouve que mes titres, quels qu'ils soient, y ajouteraient quelque chose ; je n'ai qu'à lui obéir. Retournons à Gerbéviller.

J'y retourne et je lui dis :

« Ma sœur, c'est entendu. Je vais coucher à Lunéville, mais demain, à neuf heures, bien exactement, je serai de retour et vous rejoindrai, pour la messe, sur le plateau, entre Gerbéviller et Moyen. »

LA MESSE SUR LES TOMBES DE LA VICTOIRE

9 novembre 1914.

Au matin, je m'en suis retourné de Lunéville à Gerbéviller et un peu au delà, vers Moyen. Il avait plu toute la nuit, la terre était défoncée; il faisait froid, et le vent apportait, par intervalles, le bruit sourd du canon. Sur les vallonnements du plateau que nous suivions, au-dessus de la Mortagne, plus un arbre, rien que des troncs coupés à un mètre de terre. Ces troncs mutilés attestent encore l'acharnement d'une bataille de vingt jours, mais les derniers cadavres viennent d'être enterrés, et je me hâte pour assister à la messe sur les tombes.

Quand j'approchai de Moyen, il y avait à droite de la route, dans les champs, une petite foule. Vers cette foule, de toutes parts, à travers les terres, des gens silencieux s'acheminaient.

Je quittai la voiture et m'en allai à pied vers ce rassemblement. Un groupe d'officiers vint à ma rencontre et nous nous serrâmes la main, en même temps qu'ils se nommaient. Rien de plus. A quoi bon parler? Cet horizon rempli de tertres funèbres exprimait assez nos pensées.

Un paysan s'approcha et me dit :

« Je suis le maire de X... J'avais cinq maisons.

De mes cinq maisons, il ne me reste rien. Et le pardessus que vous me voyez sur le dos, je l'ai emprunté à une personne de Lunéville.

— Monsieur le maire, la France a le devoir de vous habiller, de vous abriter et de vous nourrir ».

Il me montra un groupe tragique de vieillards, de femmes et d'enfants, venus des villages détruits, rejoindre cette réunion de soldats et prier pour leurs défenseurs. J'allai leur répéter les mêmes paroles. Puis je me plaçai au milieu des officiers et des majors, à côté de la sœur Julie, l'ange des ruines, toute plongée dans son paroissien et des lunettes sur le nez.

Nous étions là sur le principal ossuaire des champs de bataille de la Mortagne et l'on allait y célébrer un service pour les morts semés dans cet horizon à perte de vue, depuis Saint-Dié jusqu'au delà de Lunéville.

Qu'on se représente la scène, quelques centaines de soldats, massés autour d'une tombe longue de trente mètres et ornée de drapeaux, de pauvres bouquets et de faisceaux d'armes. A la tête de cette tombe, deux groupes, l'un de paysans sinistrés, l'autre d'officiers et de religieuses, encadrant un autel où monte un prêtre. Il s'incline et ses vêtements sacerdotaux laissent voir son pantalon rouge.

Le prêtre soldat ! figure étonnante qui réapparaît à de longs intervalles dans l'histoire de France, évêque des *chansons de gestes*, moine guerrier des croisades, curé de 1914 : homme en qui résident deux mystères, et qui dispose d'une double puissance pour nous émouvoir. Toutes les têtes se découvrent, toutes les figures se contractent. Et tan-

dis qu'il procède à l'office divin, chacun se livre aux songeries du cœur. Nous revivons les grands âges primitifs et purs de notre race. Le mensonge s'enfuit; les rites redeviennent capables d'élever, d'emporter les esprits dans le ciel. Au lointain le canon tonne; nos villages ruinés sonnent leurs cloches malheureuses. Et quand le prêtre-soldat élève le calice au-dessus du champ de bataille, on entend palpiter les âmes.

Vous étiez là, jeunes filles de Moyen, vous les trois sœurs H... qui avez écrit la lettre sublime au frère et qui d'une voix pressée lui disiez :

Mon cher Edouard,

J'apprends la nouvelle que Charles et Lucien sont morts dans la journée du 28 août; Eugène est blessé grièvement. Quant à Louis et à Jean ils sont morts aussi. Rose est disparue. Maman pleure; elle dit que tu sois fort et désire que tu ailles les venger. J'espère que tes chefs ne te refuseront pas ça, Jean avait eu la Légion d'honneur; toi, succède-le.

Ils nous ont tout pris. Sur onze qui faisaient la guerre, huit sont morts. Mon cher frère, fais ton devoir; l'on demande que ça. Dieu t'a donné la vie, il a le droit de te la reprendre. C'est maman qui le dit.

Nous t'embrassons de tout cœur, quoique nous voudrions bien te revoir avant. Les Prussiens sont ici. Le fils Jandou est mort. Ils ont tout pillé. Je reviens de Gerbéviller, qui est détruit. Les lâches !

Pars, mon cher frère, fais le sacrifice de ta vie; nous avons l'espoir de te revoir, car quelque chose comme un pressentiment nous dit d'espérer. Nous t'embrassons de tout cœur. Adieu et au revoir si Dieu le permet.

Tes sœurs : BERTHE HASSE.

C'est pour nous et pour la France. Songe à tes frères et au grand-père, en 70.

Vous étiez là, paysanne de Moncel, M. G..., qui lanciez à votre mari les apostrophes brûlantes :

Mon cher Henri, les Allemands ont été trois semaines chez nous à nous faire de la misère. Je vais te dire la vérité, car je ne peux garder cela pour moi; mais il faut que tu aies du courage comme j'en ai eu...

. . . .

... Maintenant ne te fais plus de bile pour la famille, car tu n'as plus que moi à penser. Tu sais que j'ai été courageuse. Le courage fait la force; c'est pour cela qu'il faut que tu le sois, pour venger tes deux enfants et notre pauvre famille. Vous pouvez prendre tout courage pour les écraser tous, ne plus les laisser entrer chez nous, car moi, s'il était permis, j'irais prendre un fusil, tâcher d'en tuer une paire. Tu peux faire part de cette lettre à tes camarades, pour que tous les soldats français puissent nous venger... Ne te fais pas de bile pour moi, car je n'ai plus d'enfants... Ce que je te recommande? De leur envoyer des boulets sans arrêter plein la gueule, les écraser tous, car ils ne méritent pas de voir la lumière.

Femmes des cantons envahis, voilà vos accents admirables et terribles quand la race inférieure entreprend de briser les os de notre race, et près de vous, plus parfaite encore, voici la sœur Julie et ses religieuses, vos parentes, qui conservèrent des soldats à la France et firent reconnaître par l'univers leur vertu. La femme mieux qu'aucun être est désignée pour sentir et pour traduire les puissances du sang. C'est à percevoir ses vagues profondes que l'on distingue de quelle ombre surgit le sublime. Je croyais sur ce plateau, durant cette solennité, parmi cette assemblée immobile, au milieu de ces sentiments éternels d'amour, de haine, de désolation, de

courage et de religion, toucher la substance éternelle, l'âme même de ces territoires... La messe est finie. Maintenant c'est mon tour de parler. On me fait monter sur le tertre des morts.

Il faudrait que je fusse leur voix, la voix de ces villages ruinés, de ces espaces épouvantés. Mais quel poète serait digne de toucher les orgues dans cette cathédrale du plein air et de donner à ces espaces leur gémissement! Je me bornerai à jeter avec les mots les plus rapides et les plus simples, aux quatre vents du champ de bataille, le bulletin de la victoire.

« ... Nos frères sont morts et remplissent ces fosses; nos maisons sont écroulées, brûlées, et nos concitoyens ont été fusillés ou emmenés en captivité. Mais vous n'avez pas souffert pour une cause vaine, et ces sacrifices effroyables viennent d'assurer le salut de la France.

« Le 20 août la bataille de Sarrebourg avait été pour nous un insuccès. Pendant quatre jours, les Allemands marchèrent sans obstacle. Ils croyaient qu'ils allaient comme cela arriver sur Bayon, sur Charmes et franchir la Moselle. C'est leur orgueil qui les perdit. Le 24, à cinq kilomètres d'ici, au village de Xermamenil, ils débouchaient, musique en tête, quand ils reçurent une terrible volée de mitraille d'une batterie française placée sur la ferme-abbaye de Belchamp. D'un endroit noble de la vieille Lorraine, mais bien déchu, on faisait cette magnifique besogne, et voilà Belchamp ravivé de gloire; voilà surtout les Allemands qui hurlent de douleur sous la mitraille de mort. Et dans le

même temps, sur la même ligne, à Gerbéviller, ils étaient retenus jusqu'au soir par 51 alpins, sous la conduite de l'adjudant Chèvre, qui fut porté à l'ordre du jour de l'armée. Cette double audace, en arrêtant toute la journée le débouché de deux corps d'armée allemands au sud de la Mortagne, a permis à nos armées de prendre leur disposition d'attaque. De là cette fureur des Allemands sur nos villages. S'ils avaient pu franchir l'obstacle et puis forcer la trouée de Charmes, les opérations de Joffre étaient irrémédiablement compromises, et ses armées coupées. Mais, durant vingt et un jours, dans nos villages malheureux et désormais glorieux, les deux armées de Castelnau et de Dubail tinrent bon. Et le 11 septembre, entre sept et huit heures du soir, tout d'un coup, ils sont partis en apprenant le résultat de la bataille de la Marne, qui ne fut possible que par vos souffrances et votre ténacité... »

... Ainsi je célébrais, devant mon auditoire de soldats et de paysans, les effets immédiats de leurs sacrifices. J'aurais pu continuer; d'autres fruits mûriront, à travers les siècles, sur l'arbre mystique dont ces morts vont être les racines. Mais ce qui resterait à entendre ne se communique pas avec des paroles. Il suffit de suivre du regard de l'âme, dans le ciel de Xermamenil et de Gerbéviller et parmi les nuages du bois de la Chipotte, des héros qui maintenant ne cesseront plus de flotter au-dessus de nos têtes en Lorraine. C'est déjà leur ombre projetée qui fait la beauté morale extraordinaire de nos populations au milieu des horreurs de la guerre. L'horreur n'est pas supprimée, mais

ce qui l'est c'est le trouble, le vertige de nos esprits. Heureux les peuples au milieu desquels ces morts ont placé leur demeure! Heureux le ciel qui va les voir à jamais déployer leurs ailes et soulever les vivants!

LE CŒUR DES FEMMES DE FRANCE

19 novembre 1914.

On croit qu'il est perdu, le génie des hommes qui sculptèrent au moyen âge les Vierges de compassion, en mémoire des douleurs de la Mère de Dieu au pied de la Croix. Mais prenez en main cette lettre trouvée dans un fourgon de train de blessés. Prenez, lisez et vous saurez que si l'envahisseur barbare détruit les chefs-d'œuvre de Reims et de nos églises rurales, ce qui les inspira ne s'est pas épuisé. Sous le sein des femmes de France subsistent un pur trésor de pitié et cette âme même que nos aïeux avaient appelée et placée dans la pierre des cathédrales. La guerre nous restitue neufs et simples. Nous étions devenus des aveugles, mais la plus vieille beauté française s'élance de l'ombre et nous apparaît, et les grandes heures de la guerre, cloches d'alarme, cloches de victoire, nous ont ranimés, nous ont ramenés à la nature vivante, à la vérité du fond de notre race.

Écoutez ce que les mères françaises écrivent à leurs fils. Non pas une, mais toutes, chacune à sa manière. C'est une lettre glissée des mains d'un soldat blessé que nous avons pu retrouver. Le ca-

ractère général d'une telle effusion et la certitude qu'elle sera accueillie par le respect unanime m'excusent de mettre sous les yeux du public ce pauvre papier sans orthographe, ni syntaxe, ni ponctuation, papier royal pourtant, où palpite un cœur formé par des siècles de discipline noble et savante, et tout-puissant sur tous les cœurs qui se souviennent.

Mon cher enfant,

En réponse à ta lettre qui nous a fait grand plaisir. Nous l'attendions avec anxiété. Voilà dix jours que tu la faite. Depuis ce temps les événements on du bien changer et recevras-tu la mienne. Oui, je l'espère. Je dois te rassuré d'abord sur le sort de ton père il est rentrer il n'a été parti que trois jours, le temps de conduire un détachement à Bourges, mais il pourrait se faire qu'il recommencerai. En tous ca il ne reste au foyer qu'une place vide, mais qu'elle est grande !

Mon cher enfant tu me parle de sacrifice; oui, cent est un, et je puis te le dire cest bien le plus grand que Dieu puisse me demander. Cependant je courbe la tete sous sa main puissante. Je me dis parfois que je l'ai mérité : mais toi tu ne dois pas payer (non je me refuse à croir).

Enfant chéri, tu me parle du devoir et de l'honneur. Je n'ai jamais douté que tu t'y rangerais. Oui, mon fils, lhonneur du soldat est detre sur le champs de bataille lorsque la patri est en danger, et le devoir du Chrétien est de se préparer à paraître devant Dieu, l'ame innocente et pure. Tu voix ou je veux en venir. Va, mon enfant, va avec la bénédiction de ta mère et de ton père et celle bien plus puissante de ta mère des cieux. Je te laisse sous sa sainte protection, invoque la dans le danger; elle sera toujours là pour te protéger et t'abriter car dans des moment si tragique le secours ne peut venir que du ciel.

Tu me dis aussi d'accepter avec courage hélas parfois il me fait défaut, cependant je tacherai de me résigner et j'espere te revoir malgré tout. Je termine.

Reçois, cher et bien aimé enfant, toutes les tendresse et tous les baisers les plus doux de ta mère qui voudrait pouvoir voler ver toi.

(Signature).

Si tu à besoin d'argent et qu'il peut te parvenir fais nous le savoir.

Je me tais un instant pour vous laisser relire...

Quelles paroles jaillies de tout l'être! Quelle dignité dans l'expression! Reconnaissez le son des grandes âmes. Qui de nous sait un chant plus juste et d'une discrétion plus noble dans la tendresse et la douleur extrêmes? C'est ainsi que nous parle au portail des églises la dame des cieux, la dame du ciel de France. C'est le langage enseigné, depuis des siècles, aux femmes de chez nous, langage parfait de modestie et de mesure dans la passion, langage des chefs-d'œuvre classiques.

Chez cette paysanne, le trouble, l'angoisse et la raison s'équilibrent et haussent l'amour maternel à son point de perfection. Que son fils soit blessé, elle ne s'évanouira pas. *Stabat mater dolorosa*. C'est la doctrine du haut moyen âge, qui précède, annonce l'héroïsme cornélien. La Vierge contemplait debout les blessures de son fils. Pourquoi? Parce qu'elle y voyait, non le signe de la mort, mais le signe du salut du monde. Ainsi les mères françaises de 1914, auprès de leurs fils soldats, songent au salut de la France. Il se mêle à la tendresse de cette lettre quelque chose de grave et d'universel.

J'ai le goût des papiers rares et précieux qui nous rapprochent des grands esprits. Que ne donnerais-je pas d'un exemplaire d'*Esther* dédié, signé par

Racine aux jeunes filles de Saint-Cyr, ou d'une première édition du *Cid!* Mais cette lettre d'une femme illettrée, ce papier écolier taché passe les reliques les plus somptueuses de l'art, et l'ayant lu, relu, copié, je l'ai replié avec un respect religieux. Je venais de voir dans l'ombre la source d'où découle depuis des siècles le génie de notre race.

La douleur s'introduit chez les êtres pour y faire apparaître toute la beauté morale que peut produire leur nature. C'est ce qu'ignorent les Prussiens. Toujours envieux de la nation chevaleresque, ils ont voulu renverser à terre nos maisons de certitude et de foi, et nous livrer aux inquiétudes de l'esprit. Ils croyaient notre trésor d'âme gaspillé dans nos vaines disputes, et morte pour jamais l'antique sérénité. Mais dans le même instant qu'ils jetaient ce cri de mort, ce cri de haine joyeuse au vieux monde du sentiment, leurs injures nous révulsaient et l'esprit de sacrifice transfigurait notre nation. Ils ont mis des ruines au cœur de Reims et de nos villages de Lorraine et du Nord et de l'Ile-de-France, et voici que la France entière devient cathédrale nationale. Tous les Français sont unis, et même les ennemis de la religion se sont soudain reconnus fils de ceux qui, le long des siècles, ont prié dans les vieilles maisons de prières. Nous reprenons le sentiment de notre unité. Toutes les épaules des hommes se touchent dans la tranchée; tous les cœurs des femmes s'accordent.

Le cœur des femmes de France n'est pas cet instinct, cette ingénuité des premières heures du monde, voisine encore de l'innocence animale; c'est

une pensée brûlante, épurée, issue de la plus savante civilisation, dont elle dépouille les parties matérielles pour être tout amour et raison. Il fut formé, de génération en génération, dans les chapelles profondes de nos églises auprès du sépulcre; il se conforte et se revivifie, aujourd'hui dans le fourgon du train des blessés, auprès du lit des ambulances, et, porté par deux ailes de patriotisme et de charité, il vole en gémissant au-dessus de nos soldats sur le champ de bataille. Mais que dis-je? en gémissant? Non pas! Relisez cette lettre exemplaire d'une mère. Les cœurs des femmes françaises, comme un vol d'oiseaux divins accourent à l'armée pour admirer et assister d'amour les sauveurs de la patrie.

AU MILIEU DES SAINTS DE LA FRANCE

23 novembre 1914.

JE viens de visiter quelques-uns de nos soldats dans nos tranchées de première ligne, et de leur dire notre admiration, notre reconnaissance unanimes. Saurai-je vous donner une lointaine image de leur vaillance, de leur misère qu'ils nient, enfin de leur émouvante perfection? Laissez-moi d'abord vous taire quel était mon compagnon et dans quelle partie du front il m'a promené. Je serai plus à l'aise en ne citant ni les lieux ni les officiers. Et l'expression de ma gratitude saura toujours rejoindre, du plus élevé au plus modeste, ceux qui m'accueillirent, la semaine dernière, avec une amitié dont je suis profondément touché.

Par une pluvieuse après-midi, vers les deux heures, un officier et moi nous sommes descendus de voiture au bas d'une longue côte. Et tandis que l'auto se rangeait, s'effaçait, nous avons gravi la courte montée pour atteindre l'immense plateau.

Arrivés là-haut, nous sommes sous la lorgnette des Allemands, à quelques kilomètres de leurs batteries. Mais nul Allemand. Mais nul danger. Ils réservent leurs projectiles pour les officiers et les patrouilles et dédaignent de tirer sur un ou deux sim-

ples soldats. On m'a revêtu d'une capote et d'un képi ; mon compagnon a dissimulé son grade, et le soldat qui s'est chargé de mes ballots de tabac et de chocolat suit à quelques pas.

Ainsi nous cheminons sans encombre, sous la pluie, jusqu'à ce que s'offre une déclivité du terrain dont nous profitons pour nous mettre hors de vue.

C'est une gorge assez profonde et qui abrite notre artillerie. Les voilà donc, nos 75 ! Je leur tire mon coup de chapeau. Ah ! les braves pièces ! Faut-il qu'elles soient rustiques et légères pour évoluer dans cette boue effroyable, ces terres défoncées et ces marécages ! Elles ne craignent rien, ne s'embourbent pas, grimpent, descendent et, me dit mon guide, après quatre mois de guerre n'offrent aucune trace d'usure.

Nous nous éloignons de ces vaillantes et charmantes collaboratrices pour remonter sur le plateau, à la hauteur d'un taillis, où nous entrons et qui nous masque.

Nul promeneur, comme bien on pense. C'est la solitude d'un bois dans l'extrême automne sous la pluie. Rien que le tapage amical de notre 75 et quelques répliques ennemies. Nous avançons en écartant les branches, en pataugeant dans l'humus détrempé, et mon compagnon qui s'oriente me montre bientôt près de la lisière, mais encore sous les arbres, l'entrée du « boyau de cheminement » par où nous allons gagner les tranchées.

C'est un petit fossé dans la glaise, analogue à ceux qui bordent nos routes, mais plus étroit et plus pro-

fond, tout neuf, tout frais et qui serpente. Il y a quelque chose d'élégant et de plaisant, quelque chose des jeux de l'enfance, un souvenir de Fenimore Cooper et de Gustave Aymard, dans ce sentier de guerre qui s'en va mystérieusement nous mener au milieu de nos camarades. Mais, avant de nous y engager, mon compagnon m'indique à la lisière même du bois, dans un buisson couvert d'oiseaux et tout en ramages, une petite cabane.

« C'est un poste de commandement, me dit-il. C'est là que le général de brigade se porterait en cas d'attaque pour observer et pour diriger son monde ».

Nous y entrons afin de prendre une vue d'ensemble, un tour d'horizon. Quelle immense solitude ! Aucun obstacle à l'œil. C'est un vrai tapis de billard. Et quelle tranquillité ! De moi-même, j'irais me promener tout droit à la recherche d'un coin qui offrît un peu d'intérêt.

« Ah ! vraiment? me dit mon compagnon ; eh bien ! cette ligne, à notre droite, là tout près, ce sont nos tranchées. Et là-bas, ce village... Mais prenez ma lorgnette.

— Ces maisons sans toit, cette église toute trouée?

— C'est l'arrière des Prussiens. Leurs tranchées sont plus près de nous, là, devant ces terres grattées. »

Je regarde cette immobilité qui s'étend à l'infini. Je vois ce que l'on n'a jamais vu, ce que l'on ne reverra peut-être jamais : le champ d'une bataille commencée depuis six semaines et où les vivants, après avoir enterré les morts, se sont terrés eux-

mêmes pour mieux combattre; une guerre de siège, mais où l'on n'assiège aucune place forte, seulement des villages et des bicoques éparses, qui coûtent plus cher à enlever et à défendre que ne coûtèrent Sébastopol, Saragosse, Numance et Carthage.

Mais allons voir nos frères! Nous nous engageons dans le cheminement qui nous conduira aux tranchées de première ligne.

Peu profond au début, il s'enfonce bientôt de manière que le regard seul passe entre les légers remblais de la terre rejetée à l'extérieur. La pluie tombe à torrents, la boue est glissante. Pour marcher, je prends mon appui avec mes coudes sur la terre jaunâtre et gluante des parois. On va lentement. A tous instants nous trouvons des embranchements de couloirs, et plusieurs fois mon guide me quitte pour s'orienter et essayer quelques-uns de ces corridors innombrables que les sapeurs multiplient chaque nuit.

Enfin, on entend des voix; nous sommes aux premières lignes; nous tombons sur les nôtres :

— Bonjour, mes camarades!

Les voilà bien étonnés de voir ce pékin, en demi-uniforme, dont ils ne s'expliquent pas trop l'apparition. Et moi, bien ému de leur serrer la main. Ils sont tout roides, à cause de leurs nombreux vêtements épais et de la boue séchée qui les enveloppe d'une sorte de carapace. Quelques-uns ont sur le dos des sacs vides en grosse toile; d'autres s'abritent sous des morceaux de tôle plissée, qu'ils appuient aux deux parois de la tranchée. Cette vie de lutte fait briller leurs yeux dans leurs visages broussail-

leux, en laissant sur tout leur être une vague expression de sommeil. Ils m'écoutent avec la charmante politesse naturelle des paysans et avec un bon sourire, leur dire :

— J'arrive de Paris pour prendre de vos nouvelles et pour vous apporter des cadeaux.

Mais un sous-lieutenant, prévenu, vient à notre rencontre. Présentation en règle. C'est un colonial, nommé officier sur le champ de bataille, étonnant de courtoisie, d'agréable langage, de liberté d'esprit. Il me mène dans un bout de tranchée, recouvert d'un toit de branchages et de terre, où l'on a ménagé pour s'asseoir une marche au bas de la paroi. Nous nous installons. Tout ce qui peut y tenir de soldats nous suit, nous entoure, et nous causons. Il fait bien frais et bien sombre, dans cette catacombe, mais, en deux mots, c'est d'une beauté religieuse.

Que me dirent-ils ? Qu'on n'a pas à se plaindre pour la nourriture ; la viande fraîche arrive tous les jours. Seulement, il faut la cuire, et cela ennuie, alors on préfère « le singe », qui est de la conserve de bœuf. Le mieux, c'est de le manger avec des oignons, pour lui donner du goût.

« Comment dormez-vous ?

— De temps à autre. On s'arrange. (Je regarde le sol, boueux jusque sous cet abri.) C'est plutôt de jour qu'on repose, tandis qu'une équipe veille. La nuit, on travaille à poser des fils de fer, à creuser les tranchées, en évitant de frapper trop fort sur les piquets, parce qu'au premier bruit la fusillade commence. Au reste, il y a des usages : le

matin, des deux côtés, on se laisse le temps de faire sa toilette. Pendant une demi-heure, on monte sur les tranchées, on se débarbouille. Et puis, ils ne tirent jamais sur notre voiture de ravitaillement, ni nous sur la leur. On les entend bien, les voitures qui arrivent, le soir, dans le grand silence, mais de part et d'autre on les respecte. De même, la nuit, les hommes de garde, Français ou Boches, placés bien en avant des tranchées et tout près les uns des autres, s'abstiennent de se tirer dessus. »

Est-ce assez frappant, ces coutumes qui s'établissent sans convention expresse ! cette nécessité qui tend à recréer des mœurs? Mais tout cela qui, à distance m'intéresse bien fort, n'est pas l'essentiel de ce que nous avons à nous raconter, mes chers compagnons d'un instant et moi, sous ce toit de branchages où nous causons tout en fumant. J'ai à leur dire l'amitié et la gratitude que, tous, nous éprouvons pour eux :

« D'un bout à l'autre du pays, on ne parle que de vous. On sait qu'on vous doit la sécurité de Paris, de nos villages, de toutes les femmes et des enfants. Chaque matin, on s'aborde en disant : « Ils ont eu la pluie, cette nuit », ou bien : « La journée ne sera pas trop mauvaise pour eux. » Dès qu'elles ont une minute, les femmes travaillent pour vous. Le tabac et le chocolat que je vous apporte là, c'est d'elles encore qu'ils viennent. Mais vous recevez bien leurs envois? »

Ils m'approuvent tous de la tête. Ils savent qu'on les aime. Et le sous-lieutenant tire, de ses lourds vêtements raidis, un petit papier et le lit. C'est un

billet qu'ils ont trouvé dans un paquet de vêtements chauds :

« Acceptez, soldats de la France, ces vêtements qu'ont faits pour vous les femmes de France. Celui que vous recevez là, il a peut-être été tricoté par votre mère, par votre femme, par votre sœur, ou votre fiancée. »

Il lit et puis s'arrête, à cause de son émotion.

Comme c'est extraordinaire et noble, ces hommes qui, dans la vie la plus dure et la plus périlleuse, produisent en surabondance les sentiments délicats ! Ils s'attendrissent sur des absentes et sur des inconnues ; ils se dévouent aux idées pures. Tout est vide autour de nous. Rien que du ciel indéfiniment sur de la boue. Mais ce vaste désert est rempli des images invisibles de la famille, de la Patrie, du Devoir et de l'Honneur. Je suis au milieu des saints de la France. Il me semble que j'ai rejoint nos plus lointains aïeux dans le fond des âges primitifs, et en même temps je sais être là avec l'élite de l'humanité, combattant pour sauver la civilisation.

« Au revoir, mes chers amis, embrassons-nous. » Nous sommes sortis du « salon », et debout dans la tranchée, par-dessus les remblais, tandis que la nuit descend, je regarde. Ils m'expliquent l'horizon. Là-bas, au pied de ce petit bois déchiré, ce sont des tombes. Ils les ont creusées pour y enterrer des camarades. Dans les betteraves, à droite, ces taches sombres, ce sont des cadavres, des braves gens tombés dans un effort malheureux vers les tranchées des Allemands, et que ceux-ci ne laissent pas ramasser. Cette vue peine mes compagnons. Ils y reviennent

à plusieurs reprises. On se tait. Le temps de faire mentalement une prière.

Le sol détrempé, la lumière jaunâtre, le silence, ces tombes, tout concourait à une même sensation, et ces trois cadavres demi-liquéfiés faisaient le centre et comme l'idée commune de cet horizon et de nos âmes. Un immense espace vide s'étendait sur nos têtes. Je n'ai jamais vu autant de ciel que depuis ces trous meurtriers.

L'AGONIE DANS LES ÉTANGS

24 novembre 1914.

L'AUTRE jour, au soir, en quittant les tranchées de première ligne, nous avons circulé, pour serrer la main de nos soldats, dans les abris à flanc de coteau où, de trois jours en trois jours, ils viennent se reposer. Et puis, afin que je voie un peu nettement les Prussiens, on m'a mené dans un petit bois, à trois cents mètres de leur ligne. L'un d'eux était en avant, debout entre deux pommiers. Nous le regardions. Il nous regardait. Et des deux parts nul geste.

Le crépuscule descendait. Entre cet homme et nous, dans les betteraves, des cadavres gisaient, qu'ils ne laissent pas ramasser. Je n'oublierai jamais ce coin d'horizon sinistre, et le rapport des êtres et du paysage à cette minute. Est-il possible que nos riches campagnes soient devenues cette désolation? que l'élite morale et physique de la France soit terrée dans ces tanières de bêtes, et que des idées de haine et de mort occupent seules les millions d'individus qui, sur l'immense ligne de bataille, s'affrontent? Que rêve devant moi ce Prussien qui m'observe dans la brume du soir? Il songe à m'anéantir, et moi, de même, à le supprimer. Ce sont des circonstances où l'esprit le plus particulier

s'en va avec les autres, où nulle âme ne fait bande à part. Le devoir est évident, certain. Mais comme ses racines plongent dans la nuit !

En vain mon compagnon, mieux expérimenté que personne dans les choses de cette guerre, continue-t-il à me donner mille détails des plus intéressants. Derrière les faits s'élève une épaisseur de mystère. Et tandis que nous repartons à travers l'espèce de lande qu'est devenue cette campagne, j'ai même cessé de le questionner.

De temps à autre, nous croisons des gens à nous, en train de faire la cuisine dans des dépressions du plateau. Ils rient, s'interpellent. Puis nous rentrons dans le silence et dans la nuit, qui s'épaissit. Cette fin de notre visite aux avant-postes ressemble à un retour de chasseurs attardés, en automne, mais il s'y mêle une anxiété extraordinaire du cœur. Jamais je n'ai ressenti une aussi vive émotion de fraternité que dans cette journée ; jamais un plus profond sentiment du mystère où baignent nos existences.

Tout autour de nous régnait maintenant un silence inimaginable et l'on distinguait avec peine les objets à cinquante pas.

« Attention ! me dit mon compagnon, vous avez la rivière à votre gauche. »

Nous arrivions en effet au point où le plateau est brusquement déchiré par une profonde vallée, et en me penchant je vis, tout en bas, au pied de notre falaise, des étangs immobiles sous de grands peupliers. Leurs eaux brillaient d'un éclat sinistre à travers les déchirures d'un linceul de brouillard.

Et de mornes vapeurs s'en levaient, qui se groupaient en grandes masses mouvantes.

« Voilà, dis-je, le royaume de la désolation.

— Nous y avons vu et entendu, pendant cinq jours, un Allemand blessé que personne ne pouvait relever. Il faisait partie d'une patrouille sur laquelle nous avions tiré. Ses camarades se sont sauvés sans prendre aucun souci de l'emporter. Le pauvre diable restait là avec une cuisse brisée. Comme vous pouvez voir, ce n'était pas facile de l'aller chercher dans ces ravins et ces marais découverts. Enfin, le cinquième jour, nous avons pu le transporter à notre ambulance, où il est mort en nous remerciant. Le curieux, c'est qu'au milieu de ces marécages il tenait son journal. Je vous le donnerai à lire, si vous voulez. Vous serez, je crois, intéressé par les sentiments qui animaient cet Allemand blessé et abandonné.

— Quels sentiments?

— Très obscurs et assez beaux. »

Une heure après, quand nous sommes arrivés au gîte et avant toutes choses, avant même de me débarrasser de mes vêtements et d'une boue qui me venait au-dessus des épaules, j'ai prié mon aimable guide de me marquer sur une carte d'état-major le tracé de notre course et puis de me donner le testament du Prussien dans ses marécages.

Voici cette page, où s'accumulent d'une manière saisissante les brouillards de la Germanie et de cette vallée française qu'il est venu avec les siens désoler. Je n'y change rien. Je transcris exactement les

derniers feuillets crayonnés du petit carnet qu'on trouva dans sa poche.

Si telle est la volonté du Tout-Puissant, que ceci soit mon dernier adieu. Une balle française m'a touché en patrouille. Elle m'a atteint au genou droit de telle sorte que je ne puis plus avancer. Il y a cinq jours que je suis là dans la forêt obscure. Je ne puis plus supporter ma faim, que j'ai apaisée jusqu'alors avec de l'eau. Souvent j'ai imploré le Seigneur pour qu'il m'envoyât du secours. Il n'est pas venu jusqu'à cette heure. Cependant, je lui reste soumis, je ne m'impatiente pas, car il n'y en a plus pour longtemps. Alors, je serai dans ma Patrie, à la maison, auprès de mes frères, dans le beau pays où nous pourrons de nouveau nous tendre les mains, sur des rivages d'argent et de cristal.

Au revoir, au revoir, ici sur la terre ou là-bas dans la lumière.

Signé : Wilhelm BAUMER.

Voilà donc ce qu'a écrit, dans un silence de mort, en tenant son regard brillant de fièvre tourné vers le firmament, le soldat prussien Wilhelm Baumer. Et dans la minute où je transcris ce papier étrange, plein de délire et de religion, je revois le ciel sans lune qui, l'autre soir, s'étendait solennellement au-dessus de ces marécages. Quelle pensée germanique cet envahisseur avait transportée sur le bord d'une rivière française ! Les fées du Rhin accompagnent donc ces Barbares ? La Nixe a-t-elle pleuré près de lui, quand il était abandonné de ses frères ? Lui a-t-elle essuyé la figure avec ses cheveux verts ? Une seule chose certaine, c'est qu'il fut ramassé et soigné par la générosité française.

Qu'est-ce que je veux prouver par ce court récit ?

Rien de précis dans l'ordre logique. C'est une image qui occupe mon esprit et que j'ai retenue entre mille images des champs de bataille. Peut-être que je ne trouve pas, dans la hâte de mon travail quotidien, les mots pour faire sortir tout ce qu'elle renferme d'émotion. Mais elle manifeste pour moi qu'au milieu des horreurs que méthodiquement les Germains viennent accomplir dans notre pays, nous continuons, à notre insu même, les uns et les autres, d'être accompagnés par nos dieux, comme un homme est suivi de son ombre. L'instinct profond qui respirait dans ce reître du Nord prend une forme, prend la parole. Près de mourir sous les peupliers de France, et son esprit déjà séparé à demi de son corps, il refait de la poésie nébuleuse de Germanie. Il s'éloigne de sa besogne du champ de bataille. Et nous autres, Français, nous avons de même un surplus de force, qui complète et perfectionne notre vaillance guerrière; je veux dire cette générosité qui nous pousse à nous risquer pour secourir un ennemi agonisant.

L'IMMORTALITÉ DE LA RACE

11 décembre 1914.

La classe 1914 est arrivée maintenant sur le front; derrière elle, voici la classe 1915 qui part pour les dépôts, et déjà la classe 1916, celle des enfants de dix-huit ans, s'apprête. Depuis un siècle, nous n'avions vu de recrues de ces âges. Et toutes, un élan magnifique les soulève. Elles sont l'étoile de notre destin, le signe du salut national. Le voilà, le bel astre que nous appelions avec la certitude qu'il apparaîtrait sur le bord du ciel nocturne. De ses doigts de rose, la jeunesse, comme jadis chez les Hellènes, écarte les ténèbres et dit en souriant : « Tout nous est facile, joyeux, lumineux ». Ceux qui la regardent, cette jeunesse de France, y voient reproduits, comme dans un miroir, les plus grands moments de notre passé. C'est une jeunesse héritière, en même temps que novatrice. Et nul, l'ayant rencontrée qui part à la bataille avec des cris de joie, ne peut mettre en doute l'immortalité de la race.

Les vétérans accueillent ces conscrits dans les casernes, au quartier et dans les tranchées, avec une amitié que vous savez par vos lettres de famille. Mais écoutez une histoire de plus. C'est un commandant qui raconte :

« Au moment, m'écrit-il, où je visitais une de

mes compagnies, dont la tranchée est sous bois, les gens d'en face nous envoyèrent, un peu au hasard, une rafale fusante, réglée à 3500 mètres environ. Trois hommes furent blessés, peu profondément. L'un d'eux, un petit engagé volontaire de dix-sept ans, arrivé depuis huit jours, était atteint au pied. Ses camarades le soutenaient sous les bras, et je vis bien qu'il avait un peu envie de pleurer. On délaça son soulier; la balle roula contre terre; on la lui montra. Et comme quelqu'un s'écriait : « Quel veinard! Ici depuis dimanche, et déjà un atout ». il commença à rire tout à fait. Puis, voyant les brancardiers accourir, il jeta les yeux autour de lui, se saisit de la pipe qui dépassait la poche d'un camarade, et avant de s'allonger (où la tradition ne va-t-elle pas se nicher ?) il se mit précipitamment à la bourrer... »

Petit gentilhomme de France! La main à l'épée, sous l'injure; la main à la pipe, sous la douleur. On sourit, on l'admire, on l'aime. Quel désir de bien faire! Quelle tension de tout l'être vers la perfection! Voilà un noble enfant. Et cet officier! Comme c'est beau qu'il ait vu, senti et *pensé* cette scène. Songez à ce qu'un tel incident de guerre, ainsi supporté et enregistré, suppose de vaillance et de bonté, et quel rare mélange d'impulsion guerrière et de réflexion généreuse! Il faut bien de la richesse dans notre race pour qu'un officier joigne à ses vertus propres cette philosophie et cette âme de père, et pour qu'un collégien se transforme subitement en vieux grognard de Raffet.

Ils désirent tant bien faire, nos fils! Écoutez

encore ce mot d'un enfant, pardon, d'un caporal, dans les tranchées d'Ypres. Il écrit à sa mère et lui dit :

« Crois-tu que les soldats de Napoléon aient souffert autant que nous ? »

Ce n'est pas un cri de détresse sous le ciel, c'est le mot involontaire où se révèle un oiseau qui s'oriente, une jeune âme qui prend son vol. Nos enfants ont choisi leurs modèles et, dans l'épreuve, ils demandent à leur mère, que cette émulation épouvante : « Nous sommes-nous rapprochés des meilleurs ? » Le grand fleuve d'héroïsme, que l'on croyait perdu et glissé sous la terre de France, coule de nouveau à pleins bords. Nous nous étions déjà aperçus que nos enfants dans leurs jeunes années secouaient les souvenirs de 1870. Ils ne pensaient qu'à la Grande Armée. La jeune plante n'aime pas l'ombre, la défaite ; elle va vers le soleil, se nourrit de lumière et de gloire. Le soldat de dix-huit ans, dans les dures tranchées de la Belgique se dit : « Est-ce que je vaux ceux de la Bérésina ? »

Enfants, vous souffrez davantage, parce que vous êtes plus neufs de corps, et je le crois en mon âme et conscience, vous valez mieux.

Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Je crois que les héros de la Bérésina avaient d'incomparables qualités, formées sous le marteau de la vie, mais elle les avait réduits et limités. Ces enfants, si frêles encore, apparaissent pourtant plus complets. Toutes les puissances morales chez eux demeurent intactes, prêtes à s'épanouir. Ils ne sont ni durcis, ni spécialisés. Encore purs et prêts pour les arts de la paix,

comme pour ceux de la guerre, ils appartiennent à la vie civile, à la vie familiale, en même temps qu'ils saisissent les armes.

Dans cette guerre de 1914, et c'est bien ce qui met sur toute la France une gravité si religieuse et un émoi sacré, les entrailles mêmes et toute l'humanité profonde de notre race sont intéressées. Chaque famille accompagne en esprit, minute par minute, son enfant qui se bat. Un officier, un grand chef, peuvent bien dire : « Je n'ai plus de famille, plus de femme, plus d'enfant, rien que la victoire à remporter. » C'est vrai, mais c'est à concilier avec ce fait que ces mêmes officiers sont des pères au milieu de leurs soldats et que nous avons une armée étroitement liée entre elle et avec la nation. Tout frémit comme un seul arbre sous l'orage.

Je ne vous ennuie pas, n'est-ce pas, quand je vous parle de nos jeunes soldats? Voici une histoire entre mille, histoire moyenne, d'autant mieux propre à les faire comprendre, et je la mets sous vos yeux comme un exemple de cette pénétration inattendue de l'armée et de la famille dont je vous parlais tout à l'heure.

Il s'agit d'un collégien de 18 ans, engagé le 2 août 1914, parti au feu le 25 août, blessé à la jambe le 2 septembre, et reparti le 13 octobre. Le 24, sa mère reçoit une lettre du capitaine :

Madame, votre fils est légèrement blessé pour la deuxième fois. Sa conduite est celle d'un héros; il est proposé pour la croix et certes il la mérite bien. Il m'a demandé de vous prévenir, ce que je fais très volontiers...

Et la lettre de l'enfant suit de près. Il raconte avec allégresse. On croit entendre une jeune voix, essoufflée d'avoir beaucoup couru pour annoncer plus vite la bonne nouvelle :

Ma chère maman, je suis encore blessé. J'ai été atteint étant couché devant la tranchée et voici dans quelles circonstances.

Le colonel avait prévenu mon capitaine que le surlendemain il faudrait des hommes de bonne volonté pour aller couper les fils barbelés des tranchées boches. Le soir même, mon capitaine me fit part de cette demande. Je lui répondis que j'étais prêt à y aller. Il en parut content et dit : « Je savais que je pouvais compter sur vous; la mission est des plus dangereuses, et il me faut des hommes qui n'ont pas froid aux yeux. »

Ceci se passait le jeudi soir; le vendredi, notre compagnie prenait place dans les tranchées, en première ligne, pour être le plus près possible de notre objectif, et le samedi matin le capitaine demanda des hommes de bonne volonté.

Je pris alors le commandement de douze hommes et je m'avançais en tête. Mes camarades me suivaient en file indienne. Nous avions 300 mètres à parcourir en poussant nos boucliers devant nous. Malheureusement, une sentinelle allemande nous aperçut, et ce fut l'enfer de balles et de mitraille. J'arrivai malgré tout avec quelques-uns de mes camarades jusqu'à 20 mètres des tranchées. Là, ce fut intenable, et tous furent abattus, sans, hélas! avoir pu remplir notre mission. Comment suis-je revenu à la tranchée? je ne sais et c'est miracle.

Le capitaine Pinaud m'annonça qu'il me proposait pour la croix et le capitaine Deligny vint m'interroger.

Je ne peux pas écrire plus long, parce que mon dos me fait mal et que je suis très fatigué. Je vous embrasse tous bien fort. Paul B...

Son père, qui va le voir à l'hôpital, lui demande, un jour, si en faisant ainsi le sacrifice de sa vie il

n'avait pas pensé à sa mère, à ses sœurs. « Oh! si, papa, mais j'ai aussi pensé que si je réussissais, nous pouvions prendre ensuite la tranchée et que ça ferait trois cents mètres de gagnés! »

Entendez-vous la voix d'argent, le timbre de cristal, le pur son de la jeunesse? Cet héroïsme est tout brillant des illusions de l'enfance. Ah! pourquoi faut-il que les vieilles gens demeurent, et que marchent au sacrifice des enfants capables d'ouvrir la plus belle ère de l'histoire de France!

Un flot immense, tous les petits élèves des universitaires, des prêtres, des instituteurs et des bonnes sœurs se pressent derrière nos jeunes soldats. La nappe éblouissante s'élève. Le réservoir monte. Et tous ils sont pareils. Un sous-préfet m'écrit : « J'ai vu ici un beau spectacle, celui des jeunes gens de la classe 1915, admirables d'entrain et de confiance. Je sors des conseils de revision. C'étaient des bonds et des sauts de joie, lorsque le major déclarait : « Bon pour le service!... » Et derrière eux, à perte de vue, jusqu'à sa première source, on aperçoit le fleuve qui descend, accourt. Leurs lettres généreuses submergent ma table. Voici de Versailles, en date du 6 décembre, un billet :

Nous préparons (ici à l'École Sainte-Geneviève), Polytechnique, Navale, Saint-Cyr, Centrale, et nous attendons avec impatience l'heure où nous serons appelés à remplacer dans les tranchées nos aînés si vaillants. Voici la petite somme (deux cent cinquante francs) que nous avons réunie pour que vous procuriez des douceurs, du tabac, des lainages à nos défenseurs.

Et, du 3 décembre, voici leurs plus jeunes cama-

rades, animés par la même ardeur d'affection et d'admiration :

Monsieur Barrès, m'écrivent-ils, quarante petits écoliers de France vous seraient très reconnaissants si vous vouliez vous charger de transmettre à leurs amis les soldats, avec leurs témoignages d'affection et de reconnaissance, les modestes souvenirs qu'ils ont achetés pour eux sur leurs économies.

Nous sommes les élèves de sixième A, du lycée Buffon. En apprenant le latin, notre pensée va souvent vers nos grands frères qui ont fait le sacrifice de leur vie pour que nous soyons heureux. Nous avons compris, sans qu'on ait besoin de nous l'expliquer, que nous pouvions faire quelque chose pour eux, qui font tant pour nous. Nous avons vidé nos porte-monnaies et nos tirelires, et l'argent de nos bonnes places ou de nos exemptions s'est changé en paquets de tabac, en cigarettes, en chocolat, en menus objets de toutes sortes pour les soldats. Et même, bien que nous soyons fiers d'être des garçons, nous n'avons pas rougi de faire comme nos mamans et nos sœurs, nous leur avons demandé de nous apprendre à tricoter, et quelques-uns d'entre nous ont fait, peut-être assez maladroitement, de chauds vêtements que nous avons voulu donner aussi. Enfin, nous avons demandé à notre professeur de remplacer le devoir de la semaine par une lettre que chacun de nous écrirait à un soldat pour accompagner son petit cadeau.

Cadeaux et lettres, nous vous envoyons tout, en vous priant de les faire parvenir à nos amis inconnus et lointains que nous rêvons d'imiter un jour.

Et avant de signer, ils écrivent encore : « Vive la France ! »

Ce sont des petits, des élèves de sixième. Mais il y a plus petits encore et tout pareils. Celui-ci, penchez-vous pour le voir. On n'aperçoit qu'une main rapide qui se glisse dans un paquet que la famille

compose pour les soldats de la tranchée. Que met-il dans ce paquet, ce gosse? Un soldat l'a trouvé et me le fait parvenir.

L'autre jour, me dit ce soldat, j'ai trouvé ce billet dans une paire de gants au fond d'un envoi qui nous était venu de Paris :

Je mais aussi dans le paquet les gants de mon père puisque je n'ai pas d'autre argent pour en acheté.

O religion de la patrie, c'est une de tes émouvantes prières que balbutie cet enfant dans l'ombre.

...Mais il ne faut pas s'alanguir dans le sentiment. Il serait mal de s'y plaire, complaire, attarder. Le sentiment doit produire immédiatement des actions. Travaillons tous à notre rang, selon nos forces, pour que soit sauvée la terre où tous les enfants naissent nobles.

« KAMERAD ! »

19 décembre 1914.

Les chefs de l'Allemagne sentent que la victoire leur échappe. Ils ne croient peut-être pas à leur défaite complète (qui, moyennant une prolongation de nos efforts et de nos sacrifices, est certaine), mais ils reconnaissent que leur coup est manqué. L'effroyable supériorité que leur assurait leur magnifique préparation guerrière a, par miracle, échoué. Nous avons été servis par un état-major et des soldats que la France n'aura jamais assez de voix pour bénir. Honneur au généralissime, honneur à ses généraux, à Castelnau et à Sarrail, à Pau, Dubail, Foch, Maud'huy, à tous ceux dont j'ignore le nom, quelles qu'aient été leurs opinions, leurs amitiés, leurs légendes vraies ou fausses ! La patrie les remercie, eux et leurs officiers et les plus modestes soldats couverts de la boue des tranchées. Ce sont des hommes-miracles. Abrités tant bien que mal derrière le 75, ils ont supporté la supériorité première des mitrailleuses et de l'artillerie lourde allemande, et, grâce à l'ingéniosité de l'esprit français, grâce à la fermeté de l'âme française, tout étant réparé, voici la civilisation sauvée.

C'est bien ! disent les Austro-Allemands dans leurs

sinistres conciliabules; c'est un coup à recommencer!

Ils voudraient annuler la partie. « Kamerads! » Et les voilà qui esquissent le geste de mettre les deux mains en l'air... C'est un guet-apens. Il le faut dénoncer. Il faut que l'on distingue l'arrière-pensée de l'Allemagne. L'Allemagne veut faire circuler à travers les pays alliés une vague idée que la guerre pourrait cesser, idée amollissante et propre à jeter des inquiétudes entre l'Angleterre, la Russie et la France. Et, cette paix, qu'elle laisse entrevoir comme une déclaration de maldonne, comme un retour à l'état antérieur, elle l'emploierait, c'est trop certain, comme un armistice, pour rompre nos amitiés et reconstituer ses forces matérielles.

Nous ne serons pas dupes de cette grossière manœuvre. Assez de fois nos soldats sont tombés dans les pièges allemands. Quand je suis allé en Lorraine, on m'a raconté qu'au col de la Chipotte ils s'avançaient les bras en l'air et criant : « Kamerads! » Et puis, soudain, se jetant de côté, démasquaient des mitrailleuses qui massacraient nos frères trop confiants; on m'a dit encore, et Pouvourville en a fait un récit inoubliable, qu'ils ont bombardé une nuit Nancy, parce qu'on leur avait généreusement permis de ramasser leurs morts, et que leurs prétendues civières et fourgons funèbres contenaient des pièces d'artillerie. Écartons les pièges de ces fourbes.

Ces avances indirectes, cauteleuses, ces sapes de l'Allemagne font comprendre l'inconvénient qu'il y aurait aujourd'hui à ouvrir des discussions parle-

mentaires. Il pourrait se trouver des individus pour avoir une opinion à la tribune sur ce qui ne peut être traité en public que par le gouvernement. C'est déjà bien assez dangereux qu'il y ait des couloirs où fermentent des centaines de forces inoccupées. Les meilleures activités, quand elles n'ont pas de direction, d'issue, et qu'elles tournent sur elles-mêmes, gênent, troublent, encombrent et même peuvent nuire. On ne sait que faire des deux personnels parlementaires; ils se sont très bien conduits au 4 août; on compte sur leur excellente tenue pour mardi; pour janvier, c'est l'inconnu. Les meilleurs disent qu'en janvier il faudra qu'ils parlent, qu'ils se sont sacrifiés assez longtemps, que c'est de leur dignité de rouvrir la tribune et, pis encore, que c'est constitutionnel.

La tribune! Le problème serait d'y trouver un sujet de conversation. Si les hommes distingués qui composent la représentation nationale pouvaient laisser en dehors de leurs développements et, en quelque sorte, en dehors du jeu, l'armée et la diplomatie, la défense nationale serait déjà un peu mise à l'abri. Mais il y a les ambitions ministérielles! C'est terrible où elles peuvent mener ceux qu'elles tenaillent! Ouvrons l'œil, citoyens, et que personne ne vienne dans les couloirs nous apporter ses idées sur une meilleure conduite de la guerre ou sur un plus prompt règlement de la paix, que personne ne nous apporte un écho pacifiste des menteuses avances de l'Allemagne!

Silence aux intérêts individuels et de parti! Continuons d'être nationaux, sans plus.

Il n'est plus permis qu'il y ait des « pacifistes ». L'abbé Wetterlé, qui a assisté aux congrès et à leurs réunions préparatoires de la paix en qualité de membre du Reichstag, nous a dit cent fois que « les pacifistes ne furent jamais, si on en excepte quelques naïfs égarés au milieu de criminels conscients (ce sont ses propres expressions), que les pionniers du germanisme. Les congrès de Berne et de Bâle n'avaient pas pour mission de prévenir la guerre, mais d'en régler les conditions de manière à ce que son issue fût plus favorable à l'Allemagne... Ce sont les mêmes criminels, dit-il encore, qui maintenant tentent le sauvetage de l'Allemagne. Si les troupes de Guillaume étaient entrées triomphalement à Paris, les pacifistes n'auraient pas plus bougé qu'ils ne le firent au mois d'août quand la neutralité belge fut honteusement violée. Mais voilà le Rhin menacé... »

Espérons que nous ne verrons réapparaître chez aucun Français le bout de l'oreille de l'âne pacifiste. Les sacrifices consentis par la nation veulent pour récompense une paix de cent ans. Nous poursuivons le brisement de l'empire qui a déclaré la guerre à tout ce qui n'est pas germanisme. Ils sont venus chez nous pour rompre les os de notre nation. Allez voir ce qu'ils ont fait des pays où leur flot a passé. J'ai vu Senlis, aperçu Reims, visité un coin de la Somme, les Vosges, la Lorraine. Les vaillants Belges pleurent au milieu de nous la Belgique qu'ils reconstruiront, et nos réfugiés français nous nomment des centaines de villages et de petites villes qu'il sera difficile de remettre debout et de rani-

mer. Nous savons que les Prussiens voulaient jeter à terre nos hommes-drapeaux, comme ils font de nos monuments nationaux, comme ils auraient fait, quartier par quartier, c'est ma conviction, de Paris. Et quand nous les tenons, quand, poitrine contre poitrine, nous les sentons haleter, nous irions desserrer l'étreinte !

Ne tentez pas le destin. Des miracles comme celui de 1914, il y en a plusieurs dans l'histoire de France. C'est même par là que nous sommes une nation tout à fait exceptionnelle, un peuple à rebondissement. Et pour ma part j'ai toujours compté sur ces fièvres sublimes, à la française, qui nous rendent la santé. Mais profitons-en. « Peuple merveilleusement élastique, disait de nous le prince de Bulow... Ses succès et ses revers ont toujours rempli l'Europe de nouveaux étonnements ». Jeanne d'Arc est toujours agissante, et, fleur de notre sang, Phénix de la patrie, elle renaît éternellement de ses cendres. Mais cette opinion que je reproduis de l'ancien chancelier de l'Empire, dans son livre, *la Politique allemande sous Guillaume II,* prouve assez qu'on nous connaît outre-Rhin. On y est capable de comprendre qu'il faut céder à la France quand elle a pris son élan et déployé ses ailes, quitte à la saisir quand elle retourne à son terre-à-terre, à ses vaines disputes. Cette tactique ne serait pas si malhabile. C'est même contre nous la plus redoutable. Nul Français ne s'y prêtera. Nous poursuivrons la lutte jusqu'au brisement de l'Empire allemand. Nul ne répondra : « Camarade ! »

LA PATIENCE DES « POILUS »

4 février 1915.

Connaissez-vous la joie de voir clair? C'est une des plus grandes que la vie nous donne. O lumière qui chasse les erreurs! Et, loin de s'épuiser, cette joie augmente à mesure que nous l'éprouvons. Voir clair, c'est parfois, dit-on, aller au désabusement, mais s'il arrive que notre regard, maintenu sur un objet, permet aux sentiments d'admiration de s'éveiller en nous, alors quel plaisir! Aimer ce qui est posé en pleine lumière, c'est parfait.

En conséquence, évitons de nous laisser raconter un tas de calembredaines sur nos soldats dans les tranchées. C'est tels qu'ils sont, dans leur réalité toute grave, enveloppés de grandes couleurs sévères, qu'ils éveilleront plus complètement notre affection et notre respect.

Une guerre toute nouvelle se déroule, à cette heure, sur les longues lignes du front. Sans doute nos soldats ont hérité des âmes de leurs aïeux. Un Déroulède, c'est un Bayard; un Joffre reproduit quelques-uns des traits de Catinat et de Drouot, et nos jeunes soldats, vous avez tous lu dans leurs lettres des mots joyeux, brillants, fringants, comme en avaient Lasalle et les autres. Mais tout de même les conditions actuelles de cette guerre sont si par-

ticulières que nos soldats y prennent un caractère tout neuf dans notre histoire.

Je souffre, quand je lis des épisodes du front, dramatisés à plaisir dans certains récits. Le romanesque, en ce moment, ce serait le poilu dans sa tranchée. Et bien! j'y suis allé voir. Nos soldats étaient là tout roides, à cause de leurs nombreux vêtements épais et de la boue séchée qui les enveloppait d'une sorte de carapace. C'était un jour de pluie. Quelques-uns avaient sur le dos des sacs vides en grosse toile; d'autres s'abritaient sous des morceaux de tôle plissée, appuyés aux deux parois de terre. Cette vie de lutte faisait briller leurs yeux dans leurs visages broussailleux, en laissant sur tout leur être une vague expression de sommeil. Ils m'écoutaient avec la charmante politesse naturelle des paysans et avec un bon sourire. Ils comprenaient bien mon amitié et moi je voyais avec émotion quelque chose que je me surprends à nommer leur sainteté. Le poilu dans sa tranchée, c'est un paysan déguisé en guerrier, qui songe aux gens et aux choses de chez lui, qui n'a pas du tout le désir de manger tout crus le cœur et le foie du Boche, et qui tient toujours, pieds gelés et mains engourdies, et qui sent bien « qu'on finira par les avoir ».

Ces admirables survivants des premières hécatombes, qui demeurent avec une si magnifique endurance dans la boue, sous la mitraille incessante, savent pratiquer la vertu de patience avec une fermeté qu'on n'attendait pas de notre armée, et qui semble se rattacher aux qualités paysannes

de notre race. Ils savent ou ils sentent que cette guerre est une guerre d'usure, qui se terminera au profit de celui des deux adversaires qui aura le mieux économisé et réservé ses forces. Ils ont appris que celui qui attaque imprudemment et sans préparation suffisante « le front inviolable » se brise contre une résistance meurtrière, hérissée d'obstacles presque insurmontables. Ils l'ont appris à leurs dépens et, Dieu merci! aux dépens des masses allemandes qui sont venues se briser contre nos défenses. Ils calculent que le temps travaille pour la cause des alliés.

Déjà, ce délai nous a permis de réparer des insuffisances de préparation matérielle. En outre, il nous a donné les occasions et le loisir de prendre sur l'Allemand une supériorité morale énorme.

Cette supériorité naquit à la bataille de la Marne, lorsque dans un combat de manœuvre, c'est-à-dire dans les conditions les plus opposées au combat de tranchées, nous avons fait ployer sous notre choc et sous notre effort leurs masses, qui pourtant possédaient l'avantage du nombre. Et puis, cette supériorité, nous n'avons pas cessé lentement de l'affirmer et de l'accroître dans les combats d'artillerie et les actions de détail depuis que nous avons du 105 et des obus à grande capacité d'explosifs pour le 120.

Le poilu sait tout cela; il le sait de la meilleure science, par son expérience quotidienne; il le constate dans l'horizon qu'il embrasse depuis sa tranchée, et par une suite de faits qui composent sa vie périlleuse. De là son refrain, « qu'on finira par les avoir ».

On les aura, surtout si les civils tiennent bon.

Et comment devons-nous tenir? Qu'est-ce que cette patience que l'on nous demande?

On nous demande de ne pas nous impatienter. On nous demande, à nous, familles, à nous, commerçants et industriels, à nous, politiques, de ne pas peser sur les événements par des larmes, par des plaintes, par des critiques. Ces soldats prodigieux d'endurance, ces chefs qui, tous, ont fait leur sacrifice, ne redoutent qu'une chose, c'est que l'impatience de leurs amis et de leurs familles ne les presse de procéder à une offensive prématurée, par des attaques mal préparées.

Il suffit, camarades! Nous voilà prévenus. Nous prendrons modèle sur votre patience, mérite bien pâle chez nous, et chez vous éclatant comme la pourpre de votre sang répandu. Jusqu'au bout, nous demeurerons ce que nous sommes depuis six mois : une nation rassemblée derrière le généralissime, et tout animée par un esprit qui, hier encore, éclatait dans cette phrase que me rapporte un ami :

« Je quitte, m'écrit-il, Mme X... et sa fille ; le fils vient de tomber au champ d'honneur. A la terrible nouvelle, la mère a dit à sa fille : « Taisons-nous, cachons notre peine le plus possible, afin de ne pas semer la tristesse autour de nous, car il y aura encore beaucoup de morts. »

Cela est bien beau. Et même, ce mot « tristesse », parce qu'il se tient dans l'ordre du sentiment, et qu'il donne ainsi la mesure de celle qui le prononça, est, dans sa maigreur, profondément émouvant. Saintes femmes, ce n'est pas seulement la tristesse,

que d'instinct vous voulez éviter de répandre autour de vous, c'est la raison publique que vous voulez protéger, prémunir contre la plus juste sensibilité. Vous discernez que si nous nous laissions amollir, la France, corps et âmes, serait jetée à terre, martyrisée, anéantie, et le sang des héros aurait coulé pour rien. Nous trahirions nos morts. Il faut vaincre. Et déjà la victoire complète est visible au bout de notre patience.

Peut-être n'a-t-on pas marqué avec une suffisante vigueur le véritable caractère de cette guerre de tranchées où l'armée allemande s'est réfugiée, quand, poursuivie par nous, elle a repassé l'Aisne. Une telle décision fut un aveu d'impuissance et de faiblesse, ou plutôt d'affaiblissement. Les tranchées, en effet, permettent à une armée de garder, d'une façon sûre, un front donné, avec un effectif égal au tiers de celui que nécessiterait la simple occupation sans tranchées. Il faut, en moyenne, un homme tous les deux mètres pour garder des tranchées, tandis qu'une ligne de bataille exige une densité moyenne de trois hommes par deux mètres... (ce qui ne signifie pas, bien entendu, que les hommes soient alignés dans cette formation de conception simpliste).

Les tranchées sont un expédient de génie qui permet aux Allemands de tenir tête de la mer du Nord à la Suisse, et de Kœnigsberg à la frontière de Roumanie, aux Russes, aux Anglais et aux Français alliés. Mais les expédients sont, par essence, précaires. Nous crèverons la ligne ennemie, quand le vainqueur de la Marne le décidera.

Je reviendrai là-dessus; je vous donnerai quel-

ques-unes des idées que connaissent tous nos soldats et qui réconfortent leur patience. Aujourd'hui, je voulais seulement vous répéter ce sur quoi nous sommes, n'est-ce pas, unanimement d'accord : que toute impatience serait de notre part la pire des fautes. Elle servirait les Allemands. Elle aurait pour résultat de prodiguer le sang des soldats dans des opérations imprudentes, et de compromettre le succès final en voulant le cueillir trop vite.

Que tous ceux qui sont à l'arrière se le disent et le disent autour d'eux : en manifestant et même en éprouvant de l'impatience, ils iraient contre la volonté des patients « poilus » qui, dans les tranchées, veulent et savent attendre pour être les maîtres de l'heure.

LE MARTEAU DE THOR SUR NOS CATHÉDRALES

6 mars 1915.

Cent artistes (plus un, qui a tenu la plume et qui veut garder l'anonymat, ce qui ne m'empêchera pas de vous dire qu'il est un poète, un auteur de théâtre et un essayiste brillant) offrent « aux associations littéraires et artistiques étrangères et à tous les amis du beau » un mémoire rédigé d'après les documents officiels afin de faire connaître universellement le système de destruction des armées allemandes.

J'en ai les épreuves, vous le lirez dans peu de jours. Vous y retrouverez les plus authentiques détails sur le martyre des cathédrales de Reims, d'Arras, de Senlis, de Soissons, et sur la mort de Louvain.

Quelle explication trouver à ces actes abjects ?

Nos cathédrales sont des otages aux mains des Allemands. Ils agissent avec elles comme avec les notables qu'ils saisissent, dont ils se font un bouclier et sur qui ils se vengent. On croit savoir que, quartier par quartier, ils auraient de même anéanti Paris, si l'on n'avait pas accepté leurs conditions de paix. Si l'on veut comprendre la conduite des Allemands contre les glorieux monuments de notre race,

il faut s'attacher à cette idée de cathédrales otages et méditer les proclamations affichées par eux dans les villes qu'ils occupent. Lisez cette affiche du 12 septembre, à Reims :

« ... Afin d'assurer suffisamment la sécurité des troupes et afin de répondre du calme de la population de Reims, les personnes nommées ci-après (il y avait une liste de quatre-vingt-un noms) ont été prises en otages par le commandement général de l'armée allemande. *Ces otages seraient pendus à la moindre tentative de désordre.* De même la ville sera entièrement ou partiellement brûlée et les habitants pendus, si une infraction quelconque est commise aux prescriptions précédentes. Par contre, si la ville se tient absolument tranquille et calme, les otages et les habitants seront pris sous la sauvegarde de l'armée allemande. »

Nos cathédrales sont des otages, des personnes vivantes, des notables menacés de mort. Toutefois, pour mieux comprendre, pour descendre plus profondément dans la pensée impériale allemande, nous pouvons encore faire un pas en avant. On possède un ensemble de faits nombreux et de notoriété publique sur les crimes commis par les Allemands contre les prêtres et j'ai quelques éléments précieux, les *Souvenirs d'un prisonnier de guerre,* pour l'instant inutilisables, qui démontrent qu'ils jalousent et haïssent la supériorité du prêtre, considéré par eux, dans un village, comme une force morale.

Là, nous sommes en présence d'un acharnement « mystique ». C'est *Unser Gott* qui a fait des siennes.

On a parlé des protestants. Frédéric Masson, avec son haut sens d'historien, voit dans le sac de Louvain une action de Luther contre un des centres les plus fameux du catholicisme. Mais les protestants français s'associent d'un mouvement unanime à l'horreur éprouvée par les catholiques français et ne trouvent dans leur foi aucune raison, aucun sentiment qui justifient ces crimes. D'autre part, les Bavarois, chargés de médailles pieuses, ne sont pas de moindres tortionnaires que les Prussiens.

Dorchain a mis en lumière un texte prodigieusement intéressant de Jean-Joseph Goerres : « Réduisez en cendre cette basilique de Reims où fut sacré Clovis, où prit naissance cet empire des Francs, faux frères des nobles Germains; incendiez cette cathédrale ». Goerres n'est pas un protestant. Révolutionnaire ardent, et disciple de notre XVIII[e] siècle, il devint par la suite le chef des catholiques bavarois. J'ignore à quel moment de sa carrière il prononça cette effroyable excitation prophétique, mais je ne doute pas qu'elle ne soit un cri de romantisme germanique, une clameur des dieux primitifs contre la civilisation classique et française.

Ce n'est pas le Dieu de Luther qui demande l'anéantissement de nos basiliques nationales. C'est *Unser Gott*, c'est le vieux Dieu de Guillaume, une combinaison dont nous avons dit à plusieurs reprises ici que nous reconnaissions en lui le plus ancien des dieux scandinaves, Odin assis entre deux loups.

Les savants allemands, depuis un siècle, recueillent toutes les épaves des races païennes, tous les héros qui sont des conseillers de massacre et de pil-

lage, et s'efforcent pédantesquement de les introduire au fond de la conscience nationale de la Germanie. Si l'on veut savoir ce que signifient ces appels constants et monotones de Guillaume II, il faut entendre que ce « vieux Dieu », dont l'usage, nous dit-on sans rire, est spécialement réservé à l'empereur, n'est rien moins que le dieu Odin, le Père universel, qui, dans les brouillards du Nord, entouré des vierges sanglantes, préside à des tueries indéfinies, mêlées d'affreuses ivrogneries.

De son côté, une note très intéressante de l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (écrite, je crois, par M. Florent Brenier) signalait dans ces invocations de Guillaume au vieux Dieu allemand une formule ésotérique, destinée à tromper la masse, et sous laquelle les renseignés comprennent qu'il s'agit d'Odin : « Je recommande, disait-il, à ceux qui ne peuvent voir dans notre ennemi un adepte de l'ancienne religion de sa race, de relire avec attention l'hymne qu'il dédia au dieu Ægir, et dont l'exécution solennelle, à l'occasion du lancement d'un navire de guerre, fit sensation en son temps. Cette invocation au Neptune du Walhalla germanique, coïncidant avec la proclamation que l'avenir de l'Allemagne était sur la mer, fit rire; mais un Wiking dévôt, plaçant sa flotte sous la protection du dieu de l'océan germain, n'eût pas agi autrement. L'Hymne à Ægir, composé par le kaiser, dirigé par lui, le bâton de chef d'orchestre à la main, c'était un acte de foi, l'équivalent du baptême chrétien de nos vaisseaux. »

Tout cela, Henri Heine l'avait prédit. Il avait

pressenti la religion nouvelle ou renouvelée, dont Wagner et Nietzsche sont les effets et les causes. Après avoir annoncé que la civilisation disparaîtra d'une Allemagne déchristianisée, et qu'alors « débordera de nouveau la férocité des anciens combattants », Henri Heine s'écriait en 1834 : « Ce jour viendra, hélas ! les vieilles divinités germaniques se lèveront de leurs tombeaux fabuleux et essuieront de leurs yeux la poussière séculaire. Thor se dressera avec son marteau gigantesque et détruira les cathédrales gothiques. »

Odin, Thor, Unser Gott, le vieux dieu allemand, a dit Guillaume : « Soustrais-toi à la civilisation rayonnante, à la droite conception du Vrai, du Bien et du Beau, au Divin proclamé par le consentement universel. Rends-moi ton hommage, adopte mon culte, qui est le pangermanisme, et je te livrerai l'empire du monde. ».

Voilà la vérité dont tout le monde a le pressentiment. J'ai reçu, cette semaine, la visite d'un commerçant parisien, qui dirige une manufacture de brosseries et plumeaux dans un quartier du centre de Paris.

« Au début de la guerre, m'a-t-il dit, on a été stupéfait, en lisant les proclamations où Guillaume se déclarait l'envoyé du Très-Haut. Comment! il se donnait ce rôle, et il s'écriait : « Malheur et mort à ceux qui résistent à ma volonté ! Malheur et mort à ceux qui ne croient pas en ma mission ! Qu'ils périssent tous, les ennemis du peuple allemand ! Dieu exige leur destruction ! Il vous commande, par ma bouche, d'exécuter ma volonté ».

— En effet, dis-je, c'est le langage d'un illuminé, d'un fou!

— Un fou! monsieur Barrès. Mais qu'est-ce qu'un fou? Ceux que vous appelez aujourd'hui de ce nom, au temps des miracles et des martyrs, on les appelait des *possédés*. Écoutez bien ce mot. Des *possédés!* On constatait qu'ils n'étaient plus les maîtres de leur propre volonté. Vous me regardez avec étonnement? Ce que la science du jour nous enseigne de l'hypnotisme et de la suggestion vous démontre qu'un esprit humain peut posséder la volonté, la direction d'un autre esprit. Pourquoi un esprit invisible ne pourrait-il pas dominer, posséder un humain?

— Vous êtes un mystique, cher monsieur, dis-je à mon interlocuteur. Je ne suis pas habitué à en rencontrer de votre intensité. De là mon premier étonnement. Mais j'en ai beaucoup dans ma bibliothèque, et je tiens à vous le dire, vous appartenez à une admirable tradition. »

Mon visiteur, en baissant la voix, me confia alors quelques révélations qui viennent d'être faites à une personne favorisée et d'où il appert « qu'au moment où le fléau terrible a tonné sur la terre, le peuple barbare a appelé à son secours Satan et tous ses suppôts. L'Enfer tout entier a répondu à ses appels... »

Après m'avoir tout au long exposé les mystérieuses paroles de sa visionnaire, que, j'espère bien, il me fera voir un jour, mon visiteur, d'un air triomphant, m'a dit :

« Guillaume n'est pas un fou, au sens courant du

mot. Il est l'instrument conscient de l'Esprit du Mal, entre les mains de qui il s'est mis par pure ambition. Cela vous explique sa proclamation, que ne sauraient comprendre ceux qui ne voient les choses que par le côté le plus grossier. Il est naturel qu'une multitude de choses leur échappent, puisqu'ils ne voient que la matière, alors qu'il y a bien autre chose dans la création. Guillaume est animé par un Esprit. Mais il ment effrontément quand il parle du Très-Haut, et il faut que son malheureux peuple soit terriblement aveugle pour ne pas s'apercevoir que le prétendu Très-Haut est le dieu des traîtres, des criminels et des apaches, bref le Très-Bas. »

Et comme je me taisais, plein d'admiration d'avoir en face de moi de si vieilles et si pittoresques manières de sentir, et d'assister à la création d'un mythe, cet industriel mystique acheva de me faire connaître sa pensée :

« Tout ne s'éclaire-t-il pas? On dit couramment, quand on sait à quel point notre préparation militaire était insuffisante, que c'est un miracle que notre victoire. Il fallait, en effet, un miracle pour repousser cet assaut infernal. A l'enfer déchaîné, nous voyons s'opposer les puissances du ciel. *Unser Gott*, le vieux Dieu, le Malin pour tout dire, a été jeté à terre. »

J'abrège le raisonnement. Il est au plus haut point curieux. Qu'un fabricant de brosses et de plumeaux soit en 1915 un inventeur de mythe, rien de plus intéressant. Et c'est bien un mythe qu'il m'apporte : un fait réel que l'histoire éclaire mal et que

l'esprit humain transforme en notion religieuse. Ce qui est également curieux, c'est que mon interlocuteur crée là un Guillaume admirablement assorti avec la poésie germanique. Une fois de plus, Méphistophélès apparaît dans le monde. La fantasmagorie romantique se continue. Le pacte qu'il avait conclu avec le philosophe pour lui procurer la puissance, Méphistophélès le renouvelle avec l'empereur. Quelle suite au second Faust et, notamment, dans ce second Faust, au quatrième acte, où Méphisto et Faust aident l'empereur, dont les folies ont provoqué une guerre, à vaincre dans une bataille décisive. Et quelle vue de génie, cette rêverie d'un fabricant de brosses, un peu poussée, pourrait donner !

Nous n'avons pas le loisir, aujourd'hui, de chercher à peindre les variations de l'équilibre cérébral de l'empereur allemand ; mais l'empoisonnement de cette Germanie, son intoxication par sa propre idéologie pédantesque, c'est quelque chose d'inouï. Qu'un bon traité de paix leur soit une camisole de force ! Que de solides frontières dressées autour d'eux, avec une préoccupation humanitaire, leur fassent un solide cabanon !



TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie Larousse, 17, rue Montparnasse.